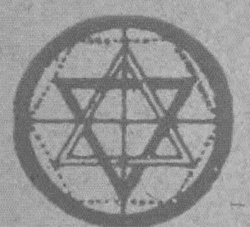
L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

70me VOLUME. — 20me ANNEE

SOMMAIRE DU N° 5 (Février 1906)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 5, rue de Savoie, à Paris-VI°. Téléphone — 818-50

Tout ce qui concerne l'Administration :
ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO, ANNONCES
doit être adressé à la

LIBRAIRIE INITIATIQUE

PARIS — 23, *Rue Saint-Merri*, 23 — *PARIS*

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

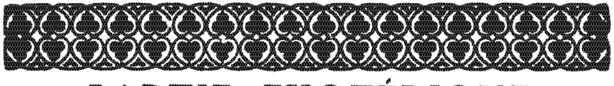
La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à ous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* parait régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

Les Miroirs magiques

Lorsqu'on parle, devant des personnes peu au courant des lois occultes, des résultats en apparence extraordinaires obtenus par la clairvoyance d'un sujet, elles sont frappées d'étonnement et leur intelligence se refuse à admetttre ce qui leur paraît surnaturel. Cependant, la clairvoyance n'est que le résultat d'une extension naturelle des sens. Tant que la matière dont est fait un corps est à l'état solide, liquide ou gazeux, nos yeux la perçoive facilement. Montons d'un degré et essayons de percevoir la matière à l'état éthérique que la science étudie sous le nom de fluorescence : cela nous sera impossible dans l'état ordinaire; mais soutirons de nos yeux toute la lumière physique qu'ils ont emmagasinée, en restant longtemps dans l'obscurité, avec des fleurs, des aimants, etc., et cette matière éthérique nous deviendra perceptible. — Allons encore plus loin. Augmentons les possibilités réceptives de nos sens non plus physiques mais hyperphysiques, astraux, et

la matière la plus grossière astrale sera perçue. On le voit, c'est une progression logique et naturelle.

La conséquence de ce qui précède est que la première condition pour percevoir l'invisible, c'est de s'abstraire du visible.

Il faudra soutirer de notre œil le plus possible de lumière physique, et, pour ce faire, le miroir magique va nous être de la plus grande utilité! Je vais essayer de vous indiquer, rapidement, la théorie de ces instruments, et de vous décrire, d'une façon un peu détaillée, la manière la plus simple de les construire et de s'en servir. Je terminerai par quelques détails sur l'entraînement nécessaire.

Théorie.

Pour comprendre ce qui va se passer lorsqu'un sensitif fixera ses regards sur un miroir magique, il est nécessaire de revenir sur ce que j'ai déjà dit souvent en parlant du corps astral. Il existe dans ce corps correspondant étroitement aux plexus, 7 centres de force dont l'un qui correspond à la glande pinéale est le point où les forces physiques se subliment pour nourrir le corps subtil (Sédir). De plus le centre qui correspond au plexus caverneux est le siège de la vision psychique (œil de siva pour les Indous). Donc une autre des opérations indispensables pour arriver à la clairvoyance ou autrement dit pour faire arriver à la conscience les impressions subies par cet organe (le plexus caverneux), sera de concentrer toute la force nerveuse du corps au milieu des sourcils où se

trouve le siège de la vision. Une troisième opération pour arriver à notre but sera de concentrer dans un point de l'espace une partie de la lumière hyperphysique, car nos sens astraux, surtout au début de leur développement, se perdraient dans ce milieu astral s'ils n'étaient pas mis en communication avec un point spécial du plan fluidique. Cette condition est réalisée par les miroirs magiques, surtout concaves; et nous verrons par la suite qu'en effet les miroirs concaves sont les plus puissants.

Donc la théorie des miroirs magiques est celle-ci : d'une part ils soutirent de notre œil la lumière physique qu'il contenait, et d'autre part ils concentrent à leur foyer un point spécial de la lumière hyperphysique, ce qui permet à nos sens astraux d'être plus facilement impressionnés.

PHANEG.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute Ecole, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

Un Laboratoire de recherches psychiques

La question du laboratoire destiné au contrôle des faits psychiques vient de reprendre une importance nouvelle à la suite des dernières expériences de Ch. Richet.

Jusqu'ici, ce qui a empêché la constitution d'un tel centre d'études, c'est que chaque société pshychique a rêvé d'avoir seule son laboratoire, à l'exclusion d'autres groupes. Voilà l'erreur.

Quelle que soit la richesse d'une société, il est impossible, comme elle sera formée d'êtres humains, que la jalousie ou l'envie n'y prenne pas une place quelconque et ne nuise ainsi au fonctionnement régulier des études!

La première question à poser c'est la création du laboratoire par toutes les sociétés réunies avec jouissance dudit laboratoire au prorata des souscriptions faites.

Ainsi, supposons que vingt sociétés s'entendent pour constituer le laboratoire. Chacune expose quelle somme elle peut donner mensuellement. La société qui donne la plus forte somme mensuelle a droit de disposer du local six jours sur trente, et celle qui donne une cotisation minime un jour sur trente.

De plus, cinq jours par mois ou trois jours seraient laissés à la disposition de locataires éventuels contre le prix d'une location à déterminer.

Prenons comme moyenne une cotisation mensuelle de 20 francs par société, cela nous donne 400 francs par mois pour vingt groupes, ou 4.800 francs par an. Avec cela on doit pouvoir marcher.

Le laboratoire comprendrait trois pièces. Une pour les discussions et les procès-verbaux, une pour les études en lumière (magnétisme, hypnotisme, psychométrie, etc.), un pour les études dans l'obscurité ou au moyen de rayons inactiniques.

L'installation de cette dernière pièce seule demanderait une étude détaillée et nous demanderions les avis de Gabriel Delanne, de Rochas, de Crookes pour étendre nos vues personnelles à cet effet.

Pour commencer, il suffirait de bascules supportant le siège du médium. D'une installation photographique bien comprise et permettant le déclanchement électrique de l'obturateur et l'allumage de magnésium en même temps. Quelques tables massives et à contact électrique pour éviter les fraudes en typtologie.

Il y aurait des séances chronométrées, c'est-à-dire surveillées par un expérimentateur connu et des séances libres. Pour le premier genre de séances tous

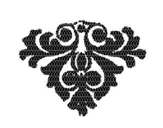
les assistants ainsi que le médium seraient tenus de changer d'habits dans deux vestiaires distincts, un pour les hommes et un pour les femmes. Les faits d'apports recevraient ainsi une certitude totale.

Les séances libres seraient faites sous la responsabilité de leurs organisateurs sans contrôle officiel de délégués spéciaux.

A mesure du fonctionnement du laboratoire et des résultats obtenus, on augmenterait le nombre et la valeur des instruments de contrôle et de mesure. La chambre photographique serait ainsi installée ultérieurement.

Si cette idée sourit à quelques-uns de nos confrères, qu'ils nous en fassent part, et nous ne doutons pas de son rapide succès.

PAPUS.



Quelques faits psychiques

Les dernières expériences de Richet ont attiré de nouveau l'attention sur les recherches concernant les faits psychiques.

Nous extrayons du *Lotus Rouge* les pages suivantes concernant les faits de matérialisation et de dématérialisation du médium.

M. Chacornac, libraire, possède encore quelques rares exemplaires de ce journal.

J'arrive à un phénomène excessivement curieux que je crois devoir citer, bien qu'il soit en contradiction avec cette assertion de Mme Blavatsky, dans *Idis Unveiled*, que les corps vivants ne peuvent pas être désintégrés et réformés ensuite comme la matière inerte.

Il s'agit du transport du médium lui-même. Cela s'est passé chez moi dans la soirée du 6 novembre. Nous étions quatre : le sculpteur C., M. R..., avocat qui m'a assisté dans beaucoup d'expériences, homme fort sérieux, d'un catholicisme entaché

de spiritisme et chercheur comme moi de la vérité ; le médium et moi.

J'étais assis à côté du médium faisant face à M. R... et M. C..., et attendant les phénomènes ordinaires, quand des coups frappés nous demandèrent d'éteindre complètement, ce que je fis en réservant une bougie placée derrière la porte que je comptais ouvrir une fois le fantôme matérialisé.

Le médium et M. C... furent d'abord soulevés en même temps et changés de place, de telle sorte que M. R., assis sur le canapé, se trouva avoir le médium à sa gauche, la porte était à sa droite, et moi en face de M. C..., à ma droite.

La cause nous demanda ensuite, par coups frappés, d'éteindre la bougie placée derrière la porte, ce que fit M. R....

Puis il referma la porte, ce qui ne peut pas se faire sans un bruit assez fort parce qu'elle a joué à l'humidité.

Nous nous remîmes en place dans le même ordre et nous causâmes comme d'habitude, nous communiquant nos impressions.

Bientôt le médium nous dit qu'il sentait son bras diminuer, qu'il le sentait gros comme un sarment, puis qu'il se sentait dormir.

Je dis alors à M. C... : « Tenez-lui les mains en cas qu'il s'endorme. »

Il lui prit alors les bras et me dit qu'il les sentait gros comme d'habitude, puis tout à coup : « C'est singulier, je sens son bras qui diminue. »

Je m'écriai alors : « Tenez-lui la taille ! »

M. R... le tint alors, ayant une main sur sa poitrine et l'autre sur son dos et m'avertit qu'il dormait.

Presque aussitôt M. R..., s'écria : « Ah! mon Dieu ! voilà F... qui diminue ! Il diminue, il diminue, il est mince comme une feuille de papier! je ne sens plus rien! »

J'allumai instantanément et je ne peux pas exprimer quel fut mon étonnement et mon effroi quand je vis que le médium n'était plus là.

Tout ceci n'avait duré que cinq minutes à peine et nous n'avions entendu aucun bruit ni de pas, ni de portes, il avait de gros souliers aux pieds et il n'y avait pas de tapis sur le parquet.

Nous étions tellement certains que la porte n'avait pas été ouverte que nous cherchâmes instinctivement d'abord sous les meubles.

Enfin je m'avisai d'ouvrir la porte et trouvai le médium endormi, à genoux derrière, et la tête appuyée contre.

Je le réveillai et il fut ravi d'aise en apprenant son exploit ; c'est son rêve d'arriver à disparaître instantanément aux yeux de ses contemporains.

Il manifesta l'intention de recommencer.

Nous nous assîmes alors dans la même position après avoir placé préalablement une bougie allumée sur la cheminée de la deuxième chambre séparée de la première par un couloir de trois mètres et fermé toutes les portes.

J'éteignis et dis immédiatement à M. R... : « Tenez-le bien, vous me direz s'il s'endort. »

M. R... me répondit aussitôt en avançant les mains pour le saisir : « Mais il n'est plus sur le canapé. » J'allumai de suite et vis déjà que le médium n'était plus là. Le guéridon était à sa place sur le canapé.

Nous trouvâmes le médium dans la deuxième chambre, couché en travers de la porte que nous eûmes quelque peine à ouvrir. La bougie était éteinte.

Cela n'avait pas duré deux minutes, et nous n'avions entendu rigoureusement aucun bruit de pas ni de porte. Il est à noter que, pendant ce court intervalle, j'avais échangé quelques mots avec M. R..., ce qui prouve que nous avions conservé toute notre présence d'esprit.

Il est à remarquer que la première fois au moins le transport ne s'est pas effectué instantanément ; il semble y avoir eu comme une fluidification du médium dont M. R... s'est parfaitement rendu compte.

Si l'on rapproche de ce fait l'observation de Crookes faisant passer lentement une fleur à travers la fente d'une planche de chêne et de certaines matérialisations de formes vivantes qui se font lentement sous les yeux du spectateur avec un bruissement particulier, on est porté à penser que le transport des objets comporte une désintégration de la matière en une substance éthérée susceptible de passer à travers la matière, comme le fait l'électricité, et une reconstitution de l'objet dont la forme a été conservée à l'état subjectif. La matière de l'objet est indifférente ; enfin, il peut rester subjectivé pendant un temps assez long.

Je n'ai jamais vu réussir de transport que d'un médium à un autre, et encore c'étaient des médiums en rapport l'un avec l'autre. L'expérience ne peut pas être faite à volonté comme le semblent faire les adeptes de l'Inde ; il y a des conditions encore indéterminées pour que le phénomène se produise.

Il arrive fréquemment que l'objet disparaît bien, mais qu'on ne le retrouve pas.

Quand le phénomène se complique d'un tracé d'écriture dans une lettre fermée, par exemple, le papier est très souvent brûlé ; il y a certainement une élévation de température.

L'altération des cachets de l'enveloppe, confiée à moi par le docteur B..., en était un indice.

J'en eus la preuve peu de temps après.

Deux ou trois fois par semaine je mettais des enveloppes dans la poche du médium sans le perdre de vue, pendant quelques minutes.

Une fois, l'enveloppe fut à moitié carbonisée sans production d'écriture ; une autre fois, il y eut des marques de brûlures, comme si un fer chaud avait été appliqué dessus, avec production non seulement d'écriture, mais aussi d'une sorte d'aquarelle assez mal faite.

Le plus souvent la lettre disparaissait et on n'en avait plus de nouvelles ou bien il ne se produisait rien.

Avant d'en finir avec cette question, je dois dire que le docteur B... a bien voulu venir lui-même et placer son enveloppe cachetée dans la poche du médium lui-même avec le même luxe de précautions

que la première fois. Malheureusement l'expérience ne réussit pas. Dans cet ordre de choses il ne faut pas se décourager ; il faut quelquefois recommencer dix fois avant de tomber sur un moment où le médium est bien disposé.

Les expériences de Crookes, d'Aksakof, à ce sujet, sont tellement péremptoires qu'il faut avoir sur les yeux les écailles du scientisme officiel pour ne pas les considérer comme classiques et définitives. J'ai donc observé ce genre de phénomènes, moins pour les contrôler que pour y chercher des éléments d'interprétation. Les faits ont bien été constatés aussi rigoureusement qu'il est possible, mais avec des idées préconçues, et l'interprétation est devenue tellement courante, a tellement passé dans le sang, que beaucoup se refusent à admettre des témoignages indiscutables, à expérimenter eux-mêmes parce qu'ils se croiraient obligés d'accepter aussi cette interprétation.

On se fait généralement une idée tellement étroite et fausse de la matière, on a si peu l'habitude de raisonner, que je dois paraître à beaucoup de lecteurs un agréable farceur, et à d'autres plus au courant, bien simple de m'amuser à de pareils enfantillages.

Or, si j'ai fait ces expériences, c'est pour me rendre compte par moi-même et arriver à une interprétation ; et si je les publie, c'est parce que je crois qu'il est utile de faire connaître cette interprétation dans ce qu'elle a d'accessible à la science classique afin de démolir d'envahissantes superstitions.

Le jour où l'on saura que ces faits n'ont rien de surnaturel, qu'ils dépendent de lois de la nature encore inconnues, qu'ils ont une explication physique, on sera peut-être plus disposé à les accepter.

Les faits les plus invraisemblables sont les productions spontanées de formes vivantes visibles et tangibles, réelles autant qu'un objet peut être réel, ce dont les épreuves photographiques fournissent une preuve indiscutable.

Je ne devrais pas avoir besoin de dire que je sais parfaitement qu'on peut imiter la photographie d'un fantôme, mais on conviendra qu'il est possible de s'assurer contre les causes d'erreur. D'autre part, quand on prend comme l'a fait Aksakof, dès 1875, des moulages de pieds et de mains de fantômes, d'une seule pièce et sans raccords, on ne peut plus même avoir recours à l'argument enfantin d'une imitation possible.

Le procédé est bien simple. Il consiste à faire tremper la main de l'apparition dans un bain de paraffine fondue puis dans l'eau froide.

Après la dématérialisation, il reste un moulage pelliculaire très fragile, tout à fait impossible à imiter.

Il semblerait que la première chose à faire avant de nier systématiquement une chose que tant de personnes affirment avoir constatée, serait de s'en assurer par soi-même. C'est pourtant ce que beaucoup négligent de faire. L'un d'eux que je cite parce qu'il représente assez bien la manière de faire de la

science moderne, s'étend complaisamment sur les supercheries qu'il a surprises, mais il n'a pas vu de phénomènes vrais, parce qu'il s'en est tenu à des exhibitions publiques qui n'ont aucun caractère scientifique et conclut ainsi : Jamais on ne me fera croire que de la chair, des os, du sang, des muscles puissent se former ou disparaître instantanément.

Je n'ai pas à examiner si le fait est invraisemblable ou non, la vraisemblance n'est pas un caractère scientifique, je dis seulement que *cela est*, parce que j'ai vu, j'ai tenté, j'ai photographié dans des conditions où ma bonne foi ne pouvait être surprise.

Il ne s'agit pas de formes vagues, vaporeuses, transparentes comme on se figure généralement les apparitions ; mais de corps humains absolument identiques à la vue, au toucher, à ceux que nous voyons et touchons journellement.

Ces formes ne sont pas toujours complètes, j'ai observé souvent des mains et des bras isolés, des têtes, des étoffes. Elles ne sont pas toujours visibles et tangibles à la fois : quelquefois elles ne sont visibles que pour certaines organisations très sensibles (les voyants).

Mes observations se rapportent à ces différents cas :

1er Cas. — *Formes fluidiques.*

Je suis obligé de m'en rapporter au témoignage des sujets de la même façon qu'un médecin s'en rapporte à son malade quand celui-ci voit des rats se promener sur son lit. Je ne fais aucune difficulté

d'appeler cela une hallucination, quoique ce terme ne représente rien de bien défini pour la plupart de ceux qui l'emploient. Si l'on appelle ainsi une image mentale ayant l'intensité d'une sensation sans qu'il y vit l'excitation extérieure habituelle, je dirais que l'image est quelque chose de réel ; c'est une perception au même titre que la sensation ; ce qui est l'hallucination, c'est l'erreur de l'interprétation qui fait conclure de la perception à l'existence d'un objet matériel.

Ici l'hallucination a quelque chose de particulier :

1° Les sujets voyants savent très bien que l'objet n'est pas *matériel* et ne commettent pas d'erreur d'interprétation. Ils ne voient la forme que les yeux ouverts, la localisent, la voient se déplacer et voient les objets au travers ;

2° La perception est collective ; les sujets décrivent la forme de la même façon. Plusieurs sujets qui ne se connaissaient pas ont vu séparément et à plusieurs jours de distance la même forme à côté de moi et l'ont décrite de la même façon ;

3° Certains mouvements d'objets en apparence spontanés se rattachent à la production de formes fluidiques.

En voici des exemples :

a) Plusieurs fois un sujet m'avertit qu'il vient de voir une main bleue mettre quelque chose dans ma poche, et j'y trouve en effet un objet ou une missive.

b) Un sujet voit un papier sous ma chaise et s'avance pour le prendre. Je ne vois rien. Un autre sujet voit aussi ; le papier change de place ; ils

courent après ; finalement il tombe sur la table et je le vois ; c'est un papier psychique.

c) On met une carte de visite dans la poche d'un médecin pour une expérience. Un sujet l'aperçoit à travers l'étoffe, puis il la voit se déplacer et aller sous le chapeau d'un assistant. On la trouve là.

d) Une canne est placée contre la fenêtre et s'agite spontanément. Je vois la canne remuer. Un sujet voit en outre une main bleue qui tient la canne et cherche à la soulever.

e) Un bouton de porte qui a servi plusieurs fois de projectile aux causes pendant le dîner est par terre. Un sujet voit un bras télescopique s'allonger depuis le plafond et chercher à prendre l'objet.

Je répète que j'attache aux dires de ces sujets la même valeur qu'un médecin accorde à l'affirmation d'un malade qui voit des rats ou des papillons noirs.

Ces observations sont importantes en ce qu'elles tendent à montrer :

1° Que les objets matériels prennent dans certains cas l'apparence fluidique ;

2° Que la forme fluidique est due à l'extériorisation d'une image mentale.

En effet, un objet se prend ordinairement avec la main. Le désir de prendre un objet doit nécessairement éveiller l'idée de main et par conséquent la représentation mentale d'une main. Si donc, dans ces conditions, une main fluidique est vue, elle résulte vraisemblablement de l'extériorisation de cette représentation.

2e Cas. — *Formes incomplètes.*

a) Très souvent les médecins ont reçu en pleine lumière de violents soufflets. On entend le bruit ; on voit la marque des doigts, une égratignure ou un bleu sur le visage, mais c'est tout. On conviendra qu'au moins dans ce cas, il n'y a pas de supercherie de leur part.

b) Chez M. Ch..., étant dans la salle à manger avec plusieurs personnes, j'entends du bruit dans la chambre à côté, j'y vais pour voir, une bougie dans la main droite et la main gauche en avant. Au moment où j'entre, une main s'avance de derrière la porte, les doigts écartés, presse ma main gauche et se retire. Cette main est petite, la peau sèche, un peu rouge, de température normale, une main de femme. Le poignet est entouré d'une étoffe blanche ; elle se retire aussitôt, je m'avance et ne vois personne ni dans le coin, ni dans le reste de la chambre.

c) *Observation analogue.* — Je me trouve chez M. Ch..., seul avec lui et un peintre de ses amis. Nous avons de la lumière, la chambre voisine est dans l'obscurité, deux rideaux, formant portière, garnissent la baie de séparation. Nous nous tenons devant cette porte pendant que M. Ch... pénètre seul dans la chambre voisine, mais reste en vue dans la partie éclairée par la lumière qui vient de la première chambre. Nous entendons gratter au plafond, puis quelque chose descend en frôlant le mur jusqu'au rideau qui s'agite. Enfin un bras se montre et se

replie sur la partie éclairée du rideau à la hauteur de ma tête, à 30 centimètres à peine de moi. La main est semblable à la précédente et la manche au-dessus du poignet est noire. M. Ch... est toujours en vue au milieu de la chambre : ce ne peut donc être sa main. Cette main se retire puis revient une seconde fois. Mon voisin la saisit et la palpe. Je constate alors que M. Ch... est bien seul dans la chambre.

d) *Chez moi, dans l'obscurité.* — Je suis placé à côté du médium ; en face, M. R... et Mlle R... Une forme paraît se promener au milieu de nous : elle parle à voix basse en scandant les syllabes et en appuyant sur les finales, la prononciation est nette et la diction correcte. Elle répond par phrases courtes à mes questions. Ces paroles sont banales et quelque peu incohérentes : cela ne paraît pas très conscient et ressemble aux paroles d'un somnambule. Le médium interroge comme moi et paraît dans son état normal. Son émotion est nulle et il est si peu sérieux qu'il fait des calembours. Je me lève alors et saisit une main froide comme la glace, une main de cadavre. Aucune main de personne vivante ne peut donner de pareil contact. Je palpe ce poignet puis la manche qui donne l'impression d'une étoffe de laine. La manche de Mlle R... est en velours et elle a des bracelets.

Je reviens à ma place. Le lit de camp sur lequel je suis assis touche le mur ; il est donc impossible que quelqu'un passe derrière moi. Or ayant demandé que la forme vînt vers moi, j'entendis le frôlement de quelque chose qui passait derrière moi et sentis sur

mon front le contact de deux lèvres froides comme la glace, mais vivantes. J'avançai les mains et saisis une tête isolée. Elle était recouverte d'un voile de gaze fine à travers lequel je sentis des tresses de cheveux. Elle se dégagea rapidement.

Dans l'obscurité il est bien difficile de dire à qui appartiennent les mains qui viennent vous toucher. Bien souvent étant seul avec le médium et assis à côté de lui, j'ai senti des têtes voilées, touché des mains, des cheveux, des voiles de gaze qui, étant donnée leur position, ne pouvaient pas lui appartenir.

Dans les conditions de médiumnité faible où j'ai opéré le plus souvent, il est à remarquer que ces mains, ces étoffes ne pouvaient pas supporter longtemps le contact ; elles vous touchent comme nous touchons un objet que nous avons le grand désir de saisir mais qui nous brûle, par contacts légers et de courte durée. Quand il y a interposition d'étoffe le contact est plus prolongé. Dès qu'on allume, ces formes incomplètes disparaissent, soit que la lumière les dissolve instantanément, soit plutôt que la nature qui les forme soit incomplète et ne projette pas d'éléments visibles.

Cela vient à l'appui de la théorie que nous exposerons plus loin et d'après laquelle un point matériel complet serait la résultante d'un système de forces individuellement immatérielles, et produisant, suivant leur espèce, la masse, la couleur, le toucher. Il semblerait que la sensation ait pour mécanisme une absorption d'éléments subjectifs faisant partie intégrante de la substance de l'objet et que celui-ci se

désintègre à la vue et au toucher, quand il ne peut réparer ses pertes.

Dans une demi-obscurité, la salle ayant été explorée et les portes fermées à clef, les assistants sont assis en demi-cercle, et le médium, en face, a les mains apparentes sur les genoux. Une main se forme sur son épaule et est vue de tout le monde.

On baisse encore le gaz, et une main se présente ; je la vois et la touche en même temps qu'une étoffe blanche s'agite devant moi. Deux assistants placés comme moi près du bec de gaz voient et touchent aussi. Cette main est très petite, très potelée, chaude et humide, et ne ressemble en rien aux mains des assistants qui sont tous des hommes. Le bras est nu jusqu'au coude. J'avance la main pendant que la forme se retire et saisis un instant un peu d'étoffe de gaze fine.

3° Cas. — *Matérialisation complète.*

Elles diffèrent des précédentes en ce que le médium est toujours entrancé. Cet état psychologique n'est pas nécessairement accompagné de catalepsie comme on le croit souvent. C'est un état analogue au somnambulisme dans lequel le sujet sent son cerveau se vider et est le reflet des suggestions ambiantes. Il est alors utile de suivre ses indications pour la conduite de la séance, surtout en ce qui concerne la place des assistants et le réglage de la lumière. Je crois inutile et dangereux de donner des détails sur la marche à suivre : ces expériences sont excessivement graves, et

le premier observateur venu, fût-il un médecin, n'est pas apte à les faire ; il y a une foule de précautions à prendre, et si on les néglige, on n'obtient rien ou bien il arrive des accidents.

Des vapeurs blanchâtres sortent d'abord de la poitrine du médium ; c'est son inconscient qui s'extériorise.

Une boule de feu se meut devant lui et s'entoure d'une étoffe qui s'agite sans cesse en s'arrondissant et en produisant un bruissement particulier.

La tête est faite, les mains paraissent et l'apparition marche et parle. C'est une sorte de génération spontanée (?).

Le fantôme a quelquefois le visage du médium, ce qui rend le contrôle difficile ; mais quelquefois aussi l'apparence physique est tout à fait différente.

Dans les cas que j'ai observés, c'était une femme alors que le médium est un homme et a de la barbe.

M. Aksakof, qui est l'homme du monde qui a le mieux étudié ce phénomène, a fait cette constatation importante que l'apparence physique est modifiée par la présence de nouveaux assistants.

Pour arriver à obtenir des formes complètes, visibles à une forte lumière, il faut un médium très doué et très bien entraîné, ce qui est fort rare. Mes expériences, fort nombreuses, m'ont permis d'arriver à cette conclusion que c'est le médium qui produit tout le phénomène par l'extériorisation d'une des images de son inconscient.

Il peut arriver que dans une séance on matérialise l'identité physique d'une personne éloignée, en rap-

port psychique avec le médium. Alors, si on agit maladroitement, on peut tuer cette personne. « Bien des cas de mort subite peuvent se rapporter à cette cause. » Une forme matérialisée peut disparaître et se reformer instantanément, mais le travail préliminaire de sa génération, dure au moins un quart d'heure ; elle peut se maintenir ainsi pendant plusieurs heures, même en pleine lumière.

Je pourrais encore en dire bien long sur ce sujet, mais l'expérience m'a prouvé qu'il y a des choses qu'il faut garder pour soi et qu'il est inutile et dangereux de vulgariser. MAC NAB.

TRANSMISSION DE PENSÉE.

J'ai étudié les suggestions à *l'état de veille* parce que cela a une importance capitale dans la théorie des phénomènes. Cela donne particulièrement la clef de l'intervention de personnes éloignées dans les séances.

Tous les sujets ne sont pas aptes à recevoir ou à transmettre. Les uns entendent mentalement le son du mot transmis ; les autres voient l'image mentale du mot, du dessin ou des notes de musique.



Au seuil de l'Au-Delà

Impressions d'un médecin (1).

Dans une récente traduction publiée par Alcan (2), le public français a pu se familiariser avec les déductions du regretté F. Myers. Malheureusement on a cru devoir écarter de l'édition française toute la partie expérimentale qui relate les faits sur lesquels l'auteur avait pu étayer sa conviction.

Parmi ces faits, il en est de fort curieux que nos lecteurs seront sans doute bien aise de connaître. Nous donnerons aujourd'hui le récit du docteur Wiltse, médecin de Skiddy (Kansas), lequel revint à la vie après avoir littéralement franchi les portes de la mort.

Le fait date de 1889, il fut publié à cette époque dans le *Journal de Médecine et de Chirurgie de Saint-Louis* (novembre 1889) et dans le *Mid-Continental Review* (février 1890).

---

(1) *Revue du Spiritualisme Moderne*, novembre 1905.
(2) *La Personnalité humaine, sa survivance*..., etc.., par F.-W. Myers, traduction et adaptation par le docteur Jankelevitch. Alcan, 1905.

On sait que ces faits ne sont pas admis à la légère par la Société pour les Recherches psychiques. Non seulement celui-ci fut recueilli dans les *Annales* (Proceedings, vol. VIII, p. 180), mais encore le docteur Hodgson et F. Myers, qui furent portés à faire la connaissance personnelle du narrateur, déclarent que le fait a beaucoup augmenté en importance à leurs yeux.

Les limites de ce journal m'obligent à écourter le récit; néanmoins, je laisse la parole au docteur Wiltse :

... Finalement, lorsque mes prunelles se dilatèrent, la vue commença à me faire défaut et la voix me manqua ; envahi par une sensation d'assoupissement général, je fis un violent effort pour déraidir mes doigts, je ramenai mes bras sur ma poitrine, puis, refermant mes doigts crispés, je tombai rapidement dans un état d'inconscience complète ; je demeurai quatre heures environ sans pouls ni mouvement perceptible du cœur, j'en fus informé depuis par le docteur S. H. Raynes, seul médecin présent. Durant ce temps, plusieurs assistants me crurent mort et, comme le bruit s'en répandit au dehors, les cloches du village avaient sonné mon glas.

... Le docteur Raynes enfonça une aiguille dans la chair en plusieurs places, depuis les pieds jusqu'à la tête, aucun signe ne lui répondit. Bien que durant quatre heures je demeurai sans pouls, l'état de mort apparente ne dura guère plus d'une demi-heure.

Je perdis toute faculté de penser et tout sentiment de l'existence, j'étais dans l'inconscience absolue...

Quand je repris conscience de mon existence, je constatai que j'étais encore dans le corps, mais mon corps et moi nous n'avions plus aucun intérêt commun. Dans l'étonnement et dans la joie, je m'étudiais moi-même ; je voyai le moi, l'*Ego* réel emprisonné dans le non-moi, comme en un sépulcre d'argile.

Avec la curiosité du médecin, je contemplais les merveilles de la physiologie corporelle avec laquelle je me confondais, âme vivante de ce corps mort.

J'analysais mon état avec calme, raisonnant ainsi : — Je suis mort selon le langage des hommes et cependant je reste homme plus que jamais. Me voici sur le point de sortir du corps. — Je suivais le processus intéressant du dégagement de l'âme. Par une force qui ne semblait pas venir de moi, mon Ego était secoué de côté et d'autre, comme on balance un berceau, et cela l'aidait à se dégager des liens du tissu corporel.

Au bout d'un instant le mouvement s'arrêta, je sentis et j'entendis, à ce qu'il me semblait, le pincement d'innombrables petits cercles le long de la plante des pieds, depuis l'orteil jusqu'aux talons. Après cela je commençai à me retirer doucement des pieds vers la tête ; je me vois arrivé aux hanches disant : — Maintenant il n'y a plus de vie au-dessous des hanches. — Je n'ai aucun souvenir d'avoir traversé l'abdomen et la poitrine, mais je me souviens clairement, lorsque tout fut concentré dans la tête, d'avoir fait cette réflexion : — Me voici tout entier dans la tête, je serai bientôt dégagé. Je traversai le

cerveau comme si j'avais été creux, le comprimant lui et ses membranes, légèrement : enfin, j'apparus au centre entre les sutures du crâne, émergeant comme les minces feuillets d'une enveloppe membraneuse. Quant à la forme et à la couleur, je me souviens clairement que je m'apparus à moi-même quelque chose comme une méduse. En train de me dégager, j'aperçus deux dames assises à mon chevet. J'estimai la distance entre la tête de mon lit et les genoux de la dame vis-à-vis, je conclus qu'il y avait un espace suffisant pour m'y tenir, mais j'éprouvais un extrême embarras à la pensée que j'allais sortir nu devant elle ; cependant, je m'enhardis, me disant que, selon toute probabilité, elle ne pourrait me voir avec les yeux du corps puisque j'étais un esprit.

Aussitôt sorti, je flottai de haut et de bas, de droite et de gauche, comme une bulle de savon qui adhère encore au chalumeau jusqu'à ce qu'enfin, je me détachai du corps en tombant légèrement sur le plancher, d'où je me relevai ayant repris l'apparence exacte d'un homme. J'étais transparent comme une flamme bleutée et complètement nu. Avec une pénible sensation de gêne, je me glissai vers la porte entr'ouverte pour échapper au regard des dames qui me faisaient face, ainsi que des autres personnes que je savais être autour de moi ; mais ayant atteint la porte je me trouvai habillé ; satisfait sur ce point, je revins vers la compagnie. En me retournant, mon coude gauche toucha le bras de l'un des deux gentlemen qui se tenaient près de la porte.

A ma stupéfaction le bras passa sans résistance au

travers du mien dont les parties divisées se rapprochèrent sans peine, se rejoignant comme l'air. Vivement je regardai son visage pour voir s'il avait senti ce contact, mais il n'en donnait aucun signe ; il se tenait debout, regardant fixement le lit que je venais de quitter. Je dirigeai mon regard dans la direction du sien et je vis mon propre cadavre. Il était là, gisant dans l'attitude que j'avais eu tant de peine à lui faire prendre, légèrement porté sur le côté droit, les pieds joints et les mains croisées sur la poitrine. Je fus surpris de la pâleur de la face. Je n'avais pas vu de miroir depuis plusieurs jours et me serais cru moins pâle que la plupart des personnes aussi malades. Je me félicitai, à part moi, de l'attitude décente que j'avais su donner à mon corps, espérant que mes amis en seraient moins troublés.

Je vis nombre de personnes assises ou debout autour du corps, et remarquai particulièrement deux femmes qui semblaient agenouillées à ma gauche ; je comprenais qu'elles versaient des larmes. Depuis j'ai su que c'étaient ma femme et ma sœur, mais à ce moment je n'avais pas conscience des personnalités ; épouse, sœur ou ami étaient tout un pour moi.

Ensuite je voulus attirer l'attention des personnes, en vue de les confirmer dans la certitude de leur propre immortalité. Je faisais de joyeuses révérences et leur envoyais des saluts de la main droite, je me mettais au milieu d'elles ; mais elles n'y prenaient pas garde. Alors le comique de ma situation m'apparut et j'en ris librement.

Pourtant, pensais-je, elles devraient percevoir cela

mais il n'y paraissait pas, car personne ne quittait mon cadavre des yeux. Je disais en moi-même : — Ils ne voient qu'avec les yeux du corps. Ils ne peuvent pas voir les esprits. Ils veillent ce qu'ils prennent pour moi, mais je suis ici, plus vivant que jamais.

Je franchis la porte, descendis l'escalier, je marchai dans le chemin jusqu'à la rue. Là je regardai autour de moi. Jamais je n'avais vu cette rue aussi distinctement qu'en ce moment. Je remarquai la rougeur du sol et les flaques d'eau laissées par la pluie. Je jetai un regard anxieux autour de moi comme quelqu'un qui va quitter ses pénates pour longtemps. Je découvris alors que j'étais plus grand que dans ma vie terrestre et m'en réjouis. J'étais corporellement, un peu plus petit que je n'aurai souhaité, alors, pensai-je, dans ma nouvelle vie je serai selon mon désir.

Je remarquai aussi que mon habillement s'accommodait à ma plus grande taille, et je me demandais, avec étonnement, d'où ils venaient, comment ils s'étaient trouvés sur moi à mon insu. La fabrication était semblable à une sorte de tissu d'Écosse, un bon vêtement pas luxueux, mais convenable. Comme je me sens bien, pensai-je ; il y a quelques minutes à peine j'étais horriblement malade, et je souffrais, voilà donc ce changement que nous nommons la mort et dont je m'effrayais si fort ! C'est fait maintenant, et ici suis-je encore un homme vivant et pensant? — Oui, certes, pensant avec plus de lucidité que jamais, et quel bien-être je ressens ; jamais plus je ne serai malade. et je ne mourrai plus ! Dans l'exultation de mon es-

prit, je sautai de joie, puis je retombai dans la contemplation de ma forme et de mes vêtements.

Tout à coup je remarquai que je pouvais voir une mince couture dans le dos de mon habit. Comment, me dis-je, puis-je voir mon dos ? Je regardais encore pour m'assurer, le dos de mon habit et derrière mes jambes jusqu'aux talons. Je portais la main à mon visage pour toucher mes yeux, ils sont à leur place, pensais-je ; suis-je donc comme le hibou qui peut faire, avec sa tête, un demi-tour complet ? J'essayai cela sans succès.

— Non ! Alors il se peut que, sorti de mon corps pour un instant, j'aie cependant la faculté de voir par les yeux du corps, et je me retournai, regardant derrière moi, par la porte entr'ouverte, si la tête de mon propre corps pouvait se voir sur une même ligne avec moi. J'aperçus alors un fil mince comme celui d'une toile d'araignée, tendu de derrière mes épaules à mon corps, et aboutissant de face à la base du cou (1).

Je m'arrêtai à cette conclusion que, grâce à ce lien, je pouvais me servir des yeux du corps et je redescendis dans la rue.

Je n'avais fait que quelques pas, que je perdis conscience de nouveau. Quand je revins à moi j'étais

(1) Allan Kardec enseigne que pendant la vie, lorsque l'âme se dégage du corps, elle est toujours reliée à son enveloppe corporelle par un lien fluidique. Comme il est probable que le docteur Wiltse, vivant en Amérique et ne paraissant pas être spirite, ne connaissait pas les ouvrages du maître, nous pouvons voir ici une confirmation de ses enseignements. D'ailleurs, ce lien fluidique, cette sorte de cordon ombilical éthéré, a été observé également dans des séances de matérialisations (*N. d. l. r.*).

dans l'air soutenu par des mains qui me pressaient légèrement. Le possesseur de ces mains, si elles en avaient un, était derrière moi et me poussaient par les airs d'une façon rapide mais agréable. Avec le temps je compris mieux la situation ; j'avais été enlevé et déposé avec aisance à l'entrée d'un chemin étroit, mais bien construit, et qui montait suivant une inclinaison d'un peu moins de 45°.

En levant les yeux, le ciel et les nuages paraissaient à la hauteur habituelle ; en les abaissant, je voyais la cime verdoyante des bois et je pensai : La tête des arbres, en bas, est aussi éloignée que les nuages qui sont en haut. J'examinai les matériaux de la route, elle était de quartz laiteux et de beau sable; j'en ramassai un grain et l'examinai particulièrement. Je me souviens très bien qu'il y avait au centre une petite tache noire, je l'approchai de mes yeux, c'était une petite cavité apparemment causée par l'action chimique de quelque métal.

Il avait plu, la fraîcheur se faisait sentir. Je remarquai que malgré la raideur de la pente je n'éprouvais aucune fatigue à marcher, mes pieds étaient légers et mes pas incertains comme ceux d'un enfant. Le souvenir me revenait, en marchant, de ma récente maladie et je jouissais de ma santé et de ma force nouvelle. Puis un grand sentiment de solitude m'envahit, je désirais la société de quelqu'un et je me tins ce raisonnement : A chaque minute quelqu'un meurt; si j'attends seulement trente mi-minutes, il y a grande chance qu'une mort survienne dans ces montagnes et alors j'aurai compagnie. En

attendant je surveillais le paysage autour de moi.

A l'est il y avait une longue chaîne de montagnes et la forêt en dessous s'étendait jusqu'aux flancs de la montagne et au delà de ses sommets. Au-dessous de moi se trouvait une vallée boisée où coulait une rivière superbe dont une multitude de petits brisants soulevaient les flots d'écume. Je la comparais à la rivière d'Émeraude et les montagnes ressemblaient fort au pic de Waldron. L'escarpement de roches noires qui étaient à gauche sur la route me rappelait Lookout Mountain à l'endroit où la voie ferrée passe entre la rivière de Tennessee et la montagne. Ainsi les trois grandes facultés de l'esprit, la mémoire, le jugement et l'imagination agissaient encore dans leur intégrité.

J'attendis un compagnon pendant environ une demi-heure, mais personne ne vint. Alors je me tins ce raisonnement : — Il est probable que lorsque meurt quelqu'un, chaque homme fait son chemin individuellement et qu'il est obligé de voyager seul ; comme il n'y en a pas deux d'absolument semblables, il s'ensuit que dans l'autre monde il ne se rencontre pas deux voyageurs sur la même route.

Je tenais pour certain que quelque être de l'autre monde viendrait au-devant de moi ; cependant chose étrange, je ne pensais à aucun en particulier que j'eusse le désir de voir de préférence. Ange ou démon, me disais-je, l'un ou l'autre viendra, je serais curieux de voir lequel ! — Je songeais que je n'avais pas cru aux dogmes de l'Église et que j'avais professé verbalement une croyance libre que je jugeai meilleure.

Mais je me disais : — je ne sais rien, y a-t-il ici une place pour le doute, une place pour l'erreur ? Il se pourrait que je sois en route pour une destination terrible. Ici se place une chose difficile à décrire ; tout autour de moi et de différents points, je ressentais des pensées exprimées. « — Sois sans crainte ! Tu es sauvé ! »

Je n'entendais aucune voix, je ne voyais aucun être, cependant, j'étais parfaitement conscient que de divers points, à diverses distances de moi, quelqu'un pensait ces choses à mon adresse. — Comment j'en prenais conscience ? — Cela était un si grand mystère que je doutais presque de sa réalité. Un sentiment de doute et de crainte m'envahit et je commençais à être très malheureux, lorsqu'un visage, empreint d'ineffable amour et de tendressse, m'apparut un instant et raffermit ma foi.

Tout à coup, à quelque distance en avant, trois roches prodigieuses barraient la route ; à cette vue, je m'arrêtai, étonné qu'une si belle route pût se trouver ainsi bloquée. Pendant que je me demandais quoi faire, un nuage sombre, que je jugeai de l'étendue d'un arpent, parut au-dessus de ma tête. Il fut bientôt sillonné des traits d'une flamme vivante et mouvante, que n'éteignait point le contact du nuage, car je les voyais au travers comme on voit le poisson dans une eau profonde.

La surface du nuage se creusa comme une tente immense ; il tourna lentement autour de son axe vertical. Dès qu'il eut tourné trois fois, je devins conscient d'une présence, que je ne pouvais voir, mais

que je savais venir de la partie méridionale. Sa présence n'était pas comme une forme, c'était comme une vaste intelligence qui emplissait le nuage. Elle n'est pas comme moi, pensais-je, ma forme remplit un petit espace, qui est vide dès que je me déplace, tandis qu'elle peut remplir l'immensité, quand elle le veut, même sans quitter ce nuage. Alors des deux côtés du nuage, deux jets furent projetés, semblables à une langue de vapeur, ils s'arrêtèrent doucement de chaque côté de ma tête; dès qu'ils m'eurent touché, des pensées qui n'étaient pas les miennes entrèrent dans mon cerveau.

Ce sont, dis-je, ses pensées et non les miennes; elles pourraient être en Grec ou en Hébreu tellement j'ai le pouvoir de les saisir. Mais que d'actions de grâces ne dois-je pas exprimer, en ma langue maternelle, de ce que je puis percevoir ainsi toute sa volonté.

Cependant, quoique perçu en anglais, ce langage était tellement au-dessus de ce que je puis exprimer, qu'il diffère de la réalité autant que la traduction d'une langue morte diffère de l'original. Ainsi pour exprimer : — Ceci est la voie qui conduit au monde éternel — la phrase n'avait pas plus de quatre mots. Pas une phrase du discours, s'il avait fallu l'écrire, n'aurait pu l'exprimer en une seule période, tellement le sens en était complet.

Ce qui suit rend le discours de mon mieux :

« — Ceci est la voie qui conduit au monde éternel.
« Les rochers là-bas marquent la frontière entre les
« deux mondes et entre les deux vies. Une fois passé

« outre, tu ne pourras plus rentrer dans le corps. Si
« ta tâche était d'écrire les choses que tu as apprises
« et de t'en remettre au seul hasard pour leur publi-
« cation, si ta tâche était de t'entretenir avec de
« simples particuliers, dans le secret de l'intimité,
« si c'est là tout, c'est fait, et tu peux passer au delà
« de ces rochers. Si toutefois tu conclus, après y
« avoir réfléchi, qu'il faut que cela soit publié et qu'il
« faut écrire ce que tu as professé, si cela doit attirer
« les foules et les instruire, cela n'est pas encore fait
« et tu peux retourner dans ton corps. »

... Je me trouvai en face et tout contre les rochers, il y avait quatre passages : un très sombre, à gauche, entre l'escarpement et celui des rochers qui se trouvaient de ce côté ; une arche basse entre le roc de gauche et celui du milieu ; une semblable entre ce dernier et celui de droite; enfin un sentier très étroit contournait le roc qui était à main droite, sur le bord de la route... Je pensais voir bientôt des anges ou des démons, l'un et l'autre peut-être et, pensant ainsi, je vis ces deux formes telles que je me les étais souvent représentées en imagination. Les regardant de près, je vis qu'elles n'étaient pas réelles, mais une simple image de mes pensées, et que n'importe quelle forme pouvait être produite de cette manière. Quel monde étonnant, dis-je mentalement, où la pensée devient si intense qu'elle revêt des formes visibles. Combien je vais être heureux dans ce royaume de la pensée.

Je suis obligé d'écourter ce récit qui dépasse les limites de la Revue; disons pour finir que le docteur

Wiltse se décidait à franchir la frontière mystérieuse, lorsqu'une force le paralysa, lui fit perdre à nouveau le sentiment, et sans effort de sa part, ses yeux se rouvrirent dans sa chambre de malade ; il fut fort désappointé de se retrouver dans son corps et s'écria : « Il me faudra donc mourir de nouveau. »

Au récit original du docteur Wiltse sont ajoutés, dans le livre *Human Personality*..., les témoignages qui confirment la partie contrôlable de ce récit. C'est-à-dire la position réelle des personnes qui assistaient à la fausse agonie, la présence des deux gentlemen auprès d'une porte, le temps pluvieux... et toutes choses en conformité avec ce que vit le malade pendant sa période d'inanition.

Pour la traduction *écourtée*,

L. Chevreuil.



De la naissance spirituelle ou nouvelle naissance

(*Fin.*)

On prétend généralement que les vertus divines en action dans l'Humanité doivent préparer le temple futur de l'âme spirituelle et lui permettre de manifester ses premières velléités d'existence. Nous pensons, au contraire, qu'il est plus conforme à l'ordre des choses de voir ces vertus succéder au développement de l'embryon spirituel et lui être un adjuvant prévu.

En effet, comment éprouver l'humilité réelle en dehors du sentiment qui force l'âme à reconnaître sa dépendance à l'égard du Divin ? Une telle dépendance consciemment et volontairement exercée est adéquate au fonctionnement de l'être en soi. Seule, la distinction qui s'établit dans une âme entre la conscience relative et la Conscience absolue lui permet de constater qu'au point de vue intégral il n'est aucune de ses propriétés personnelles dont elle ne doive se dépouiller entièrement, sans restriction. *La voix divine*, *la voix silencieuse* ne se fait entendre au cœur de l'homme que lorsque se sont évanouies les illusions qu'il a pu conserver sur sa puissance propre,

c'est-à-dire sur le produit de ses valeurs relatives et de ses mérites intrinsèques.

En rapport effectif avec le Divin, l'âme apprend chaque jour davantage à fusionner en lui ses qualités acquises, au mépris de leur existence propre. Ce lui est une leçon de choses indispensable, leçon qui, renouvelée à chacune de ses velléités personnelles, la met en présence de son incapacité et de son impuissance spécifiques.

Telle est, pour une âme en voie de spiritualisation, la seule façon logique de pratiquer l'humilité. Semblable vertu n'a rien de commun avec celle dont se parent ostensiblement les Pharisiens et les Péagers de tous les siècles.

De la même manière, l'exaltation de l'âme par la prière et la communion qui en résulte avec le Divin n'est point un état qui puisse préexister à la reconnaissance de l'être en soi. La prière n'est vraiment cet élan de l'âme, cette union de tout l'être dans le *plenum* de vie spirituelle, qu'ensuite de l'action déterminée en l'individu du mouvement que nous avons qualifié d'Aspir et d'Expir divins. Sous la dénomination de prière se dérobent, il est vrai, des quantités accessoires dont la mnémotechnie fait les principaux frais. Bien que reconnaissant l'utilité conventionnelle de ce genre de prière dans le domaine de la conscience relative, nous ne saurions le confondre avec la *vraie prière, celle qui s'exprime dans les rapports avec le Père qui est en secret* (Matth., VI, 6).

Portée sur les ailes de la Foi — la foi réelle n'est-elle pas elle-même indépendante de toute conception

a priori — la Prière intime et profonde a sa source dans la Conscience absolue; elle ne raisonne ni n'argumente, mais se fond en Dieu par la contemplation et dans l'extase.

L'Humilité, la Prière, ainsi que les qualités qui leur sont afférentes appartiennent au premier chef au processus qui caractérise la Conscience absolue dans ses relations majeures ; elles font partie de l'acte en soi et sont utilisées par lui au profit exclusif du développement conscientiel suprême. Subsidiairement, les vertus théologales témoignent de l'existence du corps glorieux dont parle saint Paul. La Foi, l'Espérance, la Charité ont leur source en lui et n'existent que conjointement à lui. Il en est de même de tout ce qui constitue la vie supérieure chez l'individu. Elle s'exprime en raison directe du développement de sa corporéité spirituelle, soit en raison de la reconnaissance des potentialités préexistantes, lesquelles entrent en contact avec les contingences propres à la personnalité et lui créent des débouchés adéquats.

Toute vie chrétienne pratique (1) dans le sens que lui attribue l'apôtre Paulinien, est un appel direct à la formation du corps glorieux en l'individu. C'est par rapport à l'élaboration de ce *nucleus* de foi et de puissance éternelles, que les disciples sont appelés de « petits enfants ». *Je vous dis en vérité que si vous*

(1) Il demeure acquis que l'eschatologie propre à la vie chrétienne l'est également, bien que sous un aspect formel différent, à toute vie religieuse, qu'elle soit bouddiste, parsiste, etc.

ne redevenez de petits enfants, vous n'entrerez point dans le Royaume des Cieux.

Donc, la croissance spirituelle est un fait, et non point seulement un fait métaphysique. Elle s'impose à un certain degré de l'existence individuelle, parce qu'elle est destinée à *racheter* la vie relative au bénéfice de la vie intégrale. A cette période correspond la substitution de la volonté du Père à la volonté du Fils. *Mon Père, que ta volonté soit faite, et non la mienne* (Luc, XXII, 42). — *Ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel* (Matth., VI, 10).

Le caractère de l'être qui réalise en soi la vie de Christ ou du Fils est, en effet, de n'avoir plus de volonté propre.

Cela s'explique si l'on conçoit l'unité du fonctionnement divin. Ce qui distingue la volonté humaine de la Volonté divine est une question de limitation plus ou moins accentuée. Alors que la volonté divine embrasse l'immensité des Univers dans une commune et identique action, la volonté humaine n'accomplit son action que dans un espace et selon des conditions circonscrites. Des actions circonscrites naissent les luttes et toutes les relativités qui font partie de l'existence différenciée. Seule, la relativité a sa volonté propre, c'est-à-dire une volonté autre de celle qui régit le *Tout*. Le *Tout* n'a pas de volonté en dehors de *celle* qui lui communique l'impulsion et qui agit par lui, dès le commencement.

La volonté du *Tout* est, par conséquent, identique à la Volonté divine ; elle est l'expression la plus complète et la plus étendue de l'action divine dans le

monde, soit de la coexistence de Dieu et de la Nature.

Solidairement, toutes les existences différenciées affirment Dieu ; chacune pour soi, elles expriment une valeur dont le quotient est divin, bien qu'il constitue un apport insignifiant par lui-même à la somme des équivalences dont il fait partie.

Travailler en soi et pour soi constitue la première phase de l'existence des quantités différentielles ; le labeur purement humain se rattache à cette période du devenir universel et s'accomplit sous l'empire de lois conditionnées et perfectibles. Et la seconde partie de l'existence de ces quantités différentielles s'accomplit dans le retour à l'unité que nous qualifions de vie spirituelle.

Tout comme la différenciation a ses lois conditionnées et perfectibles, l'unité a ses lois définies et souveraines. Le choix s'impose entre elles dès que s'éveille au cœur de l'homme le sentiment de la Conscience absolue.

On ne peut servir Dieu et Mammon (Matth., VI, 24), dit l'Écriture.

Pris dans son sens extensif, Mammon signifie la relativité en elle-même et pour elle-même, c'est-à-dire la sujétion aux lois temporaires qui régissent l'humanité primaire.

Sous peine de se voir entraînée dans le cercle vicieux déterminé par des causes secondes indéfiniment renouvelées, l'âme ne *doit* pas s'attarder plus que de raison dans le domaine des relativités. Une fois acquise à la vie supérieure, son rôle est d'apporter dans le monde

le reflet des choses divines, de transmuer les quantités différentielles en qualités immanentes et immuables.

Ouvrier avec Dieu, l'âme travaille alors à réaliser le Royaume de Dieu au sein du monde élémentaire. L'harmonisation de la vie et de la forme est son œuvre; grâce à elle, le Beau, le Vrai, le Bien descendent jusqu'en la versatilité des contingences et en obtiennent un maximum d'effet.

Pour cela, l'unité d'action qui caractérise la vie divine ne peut trouver indifféremment son expression dans les contingences de tout ordre. Seules, les plus développées d'entre elles lui prêtent un appui suffisant (1).

C'est pourquoi il est dit que sont rejetés (temporairement) les serviteurs inutiles. C'est pourquoi aussi une ligne de démarcation semble être établie entre éléments *bons* et *mauvais*, entre *élus* et *réprouvés*, bien qu'en présence de l'éternité il n'existe que des éléments dont les fins sont non seulement semblables, mais solidaires.

Dans le Temps et dans l'Espace, les âmes appartiennent à la différenciation sous ses aspects multiformes; autant d'âmes, autant d'aspects. Mais la vie divine ne connaît aucune différenciation. Elle est *une* en Celui qui la manifeste. Égale à elle-même dans toutes les parties qui la comprennent, elle s'exprime

---

(1) Ce principe justifie la création d'écoles mystiques ou d'entraînement spirituel. Il importe que les âmes particulièrement disposées à cet effet trouvent à s'exercer méthodiquement et en communauté d'action.



non de plusieurs manières, mais d'une seule manière, non selon des lois temporaires, mais conformément à la loi une et indivisible dont dépend tout système mondial, toute vie fragmentée.

Faire la volonté du Père consiste, pour une âme en voie de spiritualisation, à identifier l'organe séparé qui la constitue jusqu'ici à la Vie divine qui circule dans l'organisme mondial tout entier, puis d'exercer ses facultés intrinsèques au profit de cette activité supérieure.

Tout, dans les Évangiles, a trait à l'antinomie qui existe entre le monde considéré en lui-même et pour lui-même et *la vie en soi*. Les livres sacrés ont évidemment pour but d'établir, à l'usage de *ceux qui ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre* (Matth., XIII, 16), que l'existence, telle que la connaissent les humains, est, non un but, mais un moyen. Or, en tant que moyen, l'existence ne saurait se suffire à elle-même au-delà d'un temps donné. Qui ne connaît l'expérience cent fois renouvelée de la vie relative ne peut être dans le cas d'apprécier et de comprendre la vie absolue. Là se trouve la raison de l'existence relative. Il faut passer du mode extrinsèque au mode intrinsèque et les juger l'un par l'autre, tout comme on n'admet l'existence de la Lumière qu'après avoir connu l'Ombre et participé de ses vertus négatives.

Mais l'Ombre, n'ayant pas de vie propre, ne peut prévaloir sur la Lumière. Pour demeurer dans le rôle qui leur est assigné par la nature, les vertus négatives servent au progrès jusqu'au moment précis — point tournant de l'évolution — où, devenu plus nuisible

qu'utile, ce rôle doit cesser, pour faire place à une activité supérieure.

A ce moment, l'âme est appelée à reconnaître sa voie et à subordonner désormais sa vie extrinsèque à sa vie intrinsèque. Elle est symbolisée dans les Évangiles *par les Vierges sages qui attendent l'arrivée de l'Époux et qui veillent à ce que la flamme de leur lampe ne s'éteigne point* (Matth., XXV, 13); en d'autres termes, que la spiritualité qui est en elles soit entretenue et fortifiée en vue de leur identification avec l'Esprit.

L'Époux, le Seigneur, le Christ est synonyme d'existence supérieure une et indivisible en Dieu. Exotériquement, une telle existence ne se conçoit point sans personnification. La personnification sanctionne, en quelque sorte, aux yeux du croyant son identification divine ; elle la rend objective et en facilite la teneur.

Cependant, l'identification réelle ne comporte aucune personnification, attendu que la Vie divine ne saurait être considérée en soi comme quantité, mais uniquement comme qualité. Or, le propre d'une qualité consiste à n'être point saisissable de façon extrinsèque. Pour qu'elle le devienne, comme c'est le cas dans toute opération donnée où la vie et la forme coexistent, il est indispensable que la quantité, *attribut de la forme*, réponde à l'attraction de la qualité, *attribut de la vie*, et vibre synchroniquement avec elle.

C'est pourquoi Dieu est impersonnel et personnel à la fois.

Lorsque, pour ses propres besoins, l'âme fait appel

non seulement à l'idée de qualité, mais à celle de quantité, fût-elle la plus homogène, Dieu devient personnel à ses yeux. En revanche, l'impersonnel s'impose seul à son entendement lorsqu'elle devient capable de s'abstraire suffisamment de l'idée de quantité pour s'unir à la qualité unique et souveraine.

De façon ésotérique donc, Dieu est impersonnel. Il est le Père, tandis que le Fils, par sa double polarité (divine et humaine) prête davantage à une personnification relative. Le Fils appartient tout à la fois à la vie et à la forme ; c'est en cette dernière qualité qu'Il donne au monde le spectacle de l'Humanité divine.

On n'arrive au Père que par le Fils, attendu que l'humanité et la divinité sont inséparables chez l'individu. Le propre de l'humanité est de se spiritualiser à ce point que la forme devienne, en elle, l'expression harmonique et complète de la vie.

Telle est l'œuvre du Fils. Elle s'accomplit au cœur de l'homme dès que celui-ci participe suffisamment de la nature divine pour subir l'ascendant des forces qualitatives et leur obéir uniquement.

C'est là le *mysterium magnum* des Anciens, la *Régénération* des modernes. Autant dire qu'il s'agit d'une loi unique et souveraine, laquelle ne connaît nulle acception de personnes. Chaque religion la proclame à son tour et à sa manière, jusqu'à ce que le principe de toute vie et de toute forme ait manifesté en chaque vie séparée son caractère unitif et l'ait rattaché indistinctement au *Tout*.

Le but de ces pages est de montrer comment le christianisme réédite cette vérité primordiale et four-

nit des arguments à son appui. Le fait qu'il ait pu être imparfaitement compris n'infirme en rien le rôle qu'il fut appelé à jouer ; il en recule simplement les possibilités. Le Christ n'a-t-il pas dit : *Le Ciel et la Terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.* (Marc, XIII, 31.)

Th. Darel.



Les Mystères de l'occulte [1]

— Et vous êtes dans le vrai, jeune homme ! Mais, ne l'oubliez pas, tout centre initiatique se destine à deux buts parallèles, bien qu'inconnus de la masse curieuse : l'un, exotérique, bien défini, bien avoué, celui que chacun connaît : la lutte pour le Beau et le Bien, la lutte pour l'Art et pour la Littérature. L'autre, ésotérique, secret, caché, non défini, connu seulement des quelques initiés : la lutte pour la Religion, la lutte pour la Papauté ; ce deuxième but envisage le côté politique de notre association. C'est donc une société secrète à double face, l'une que nous montrons à la foule, l'autre que nous cachons aux regards indiscrets : là est notre force !

Un murmure de satisfaction accueillit ces paroles.

— Très bien ! très bien ! dit Rambert, nous sommes fixés, dès lors. Mais... je pressens pourtant quelque chose que vous ne dites pas. Me suis-je trompé ?

Jacobus sourit.

— Il est vrai, et cette perspicacité me fait favora-

(1) V. n° 4, janvier 1906.

blement augurer de votre intelligence. Je vais vous donner satisfaction. Mais avant tout, et la voix du pythagoricien se fit solennelle, avant tout, comme ce que je vais vous confier est d'une importance capitale — la réussite de notre projet dépend uniquement de votre discrétion — vous allez me jurer sur le Christ que tout ce que vous entendrez demeurera secret, que rien de notre conciliabule ne transpirera hors de ce cabinet ? C'est un serment bien grave que j'exige de vous. S'il en est qui ne se sentent pas sûrs de leur discrétion, je les prie de s'éloigner, de renoncer à s'associer à notre entreprise.

Personne ne bougea aux derniers mots du philosophe. Ce que voyant, il reprit :

— J'étais persuadé que vous ne vous déroberiez point au dernier moment : j'avais donc bien placé ma confiance. Procédons immédiatement au serment inviolable...

Chacun, individuellement, et à tour de rôle, vint jurer sur un crucifix d'ébène de garder secrètes les paroles prononcées au cours de la réunion.

Alors, il se fit un grand silence dans le salon mystérieux. Les senteurs de la cassolette montèrent plus denses et plus grisantes vers le haut lampadaire; les statuettes s'estompèrent dans la pénombre, comme de discrètes personnes qui s'écartent pour ne point entendre ce qui ne leur est pas permis d'écouter. Seule, la tête couronnée et livide du Messie, en albâtre, se détachait nettement, comme une tache blanche, sur le velours écarlate où elle était posée. Et cette figure si douce, merveille de la sculpture chrétienne, semblait

s'animer ; ses yeux pleins de miséricorde et de bonté se fixaient avec attendrissement sur ces hommes aux pensées nobles et pures. Ils disaient clairement, les beaux yeux du doux rabbi, la joie profonde et infinie qui envahissait son propre cœur meurtri d'incompris et de martyre...

Alors, pareille à un murmure, la voix de Jacobus s'éleva, mystérieuse, troublante et solennelle, s'égrenant et se perdant dans les lourdes tentures enténébrées...

*
* *

L'existence de certains hommes de génie appartient davantage au roman qu'à l'histoire, tant elle est mystérieuse et extraordinaire, remplie de faits invraisemblables, incroyables. Le merveilleux s'y joue avec un si réel bonheur qu'on croirait avec raison lire ou entendre quelque conte des *Mille et une Nuits* : on reste rêveur, et peut-être incrédule.

La vie du docteur Marc était bien un véritable roman, sous ce rapport, digne de tenter la plume d'un conteur comme Dumas ; mais l'agréable romancier, cette fois-ci, n'aurait rien eu à y ajouter, la réalité se plaçant bien au-dessus de la fiction. Il y a certaines choses qu'on n'invente pas, qu'on ne peut inventer, la Providence seule nouant et dénouant à sa guise les fils d'une si capricieuse odyssée.

Il avait quinze ans lorsque son esprit et son âme s'éveillèrent d'un long songe. Délaissant Virgile et Homère, les charmants compagnons de sa jeunesse studieuse, le jeune homme soupira et comprima les

battements tumultueux de son cœur... La sève printanière montait dans ses veines, son imagination s'exaltait, ses sens se révélaient... Sa poitrine se dilatait, aspirant à pleins poumons l'air pur et embaumé de la forêt voisine. Ses yeux immenses sondaient l'éther azuré, espérant quelque blanche apparition. C'était l'éveil de l'éphèbe, l'épanouissement de la nature humaine, l'enchantement de la vie, la secrète et voluptueuse transformation, le rêve de l'amour pressenti, deviné, attendu...

C'était l'idéale éclosion d'un cœur jeune et bon, ardent et enthousiaste, naïf et pur.

L'enfant était devenu homme : il avait soif d'amour, il aimait ! Qu'aimait-il ? Il ne le savait pas lui-même, tellement il s'ignorait, tellement il ignorait ce qu'est l'amour ! Comme Chérubin, il jetait ses sentiments profonds et ardents aux bois, aux ruisseaux, aux fleurs, aux oiseaux, à la nature entière. Il avait besoin d'épancher cette sève nouvelle et toute puissante, de la prodiguer à tous et à tout; il avait besoin de murmurer le secret de son être agité de frissons inexprimables et délicieux, de sussurer le cantique triomphant de son âme éperdue...

Les clairières et les bois, les venelles fleuries, les coteaux dorés par l'épi mûrissant, les fontaines solitaires, les ruisseaux aux doux gazouillis, les allées ombreuses retentissaient de ses chansons printanières, de ses soupirs passionnés...

C'est sous l'empire de tels sentiments qu'il fit la connaissance de la femme qui devait avoir, par la suite, une si grande influence sur sa destinée.

Un jour qu'il se promenait rêveusement dans le bois touffu, lieu ordinaire de ses pèlerinages d'amour, tout près d'une fontaine claire et murmurante, il vit une délicieuse créature que de suite il aima.

Caché derrière un massif de fusains, il détaillait ardemment, le cœur palpitant de bonheur, le corps agité d'un tressaillement involontaire. Il devinait confusément que c'était l'objet de l'amour humain, universel l'amour dont parlait les héros de Virgile; il devinait que l'homme est lié à la femme par des affinités mystérieuses de sexe et d'attraction, et se plaisait — comme l'imagination des adolescents est prompte ! — il se plaisait à établir entre la gracieuse inconnue et lui une sympathie, une amitié, un sentiment plus doux encore, l'amour !

« Elle est bien belle ! disait son cœur. Elle est bien désirable ! » soupirait ses sens. Et pourtant malgré cet appel à la volupté, il ne savait rien de ce qu'on nomme communément l'amour : — la possession. Il ignorait les secrets de l'enchantement des sens, il ignorait les enlacements fous, et s'il les pressentait, nébuleusement, il n'imaginait pas qu'on pût aller plus loin qu'une tendre étreinte où seules les lèvres et les poitrines se touchent.

*
* *

Longuement, il contempla la jeune femme, ravi de ses grâces et de ses attraits. Et réellement, elle était très belle et très adorable, digne d'inspirer une passion vivace, non seulement à un adolescent encore vierge, mais aussi à un homme blasé.

Couchée dans l'herbe, à l'ombre des grands arbres séculaires, au bord de la fontaine bucolique, elle lisait. Parfois, elle posait son livre et laissait errer son regard sur le site pittoresque qui l'entourait. Ses grands yeux sombres s'humectaient alors, et pleins d'une tendre langueur, ou d'un vague désir, ils fouillaient le bois touffu et solitaire.

Ses mouvements gracieux arrondissaient la robe légère qu'elle portait avec une suprême élégance, découvrant ainsi ses formes admirables, les lignes pures de son col et de sa poitrine. Un coquet chapeau de paille était posé sur sa brune chevelure, sa bouche rosée mordillait une fleurette, ses doigts de fée tournaient lentement les pages. Que lisait-elle ? — Un livre d'amour qui faisait palpiter son sein, sans doute, car les jolies filles de seize ans ne peuvent rêver qu'à l'amour, et seul l'amour fait palpiter leur sein de vierge.

O Virgile ! doux poète, doux chantre des Églogues, si tu pouvais revenir et tracer les sentiments de ces deux enfants candides et si près de l'amour, si tu pouvais décrire le charme évocateur de ce bois tranquille, quelle merveilleuse page tu ajouterais à ton œuvre glorieuse !

Le jeune homme était timide : une pudeur arrêtait ses pas, mais son âme s'élançait vers la jolie créature. Le combat fut long, dans ce cœur agité de sentiments contraires. Mais l'amour fut plus puissant que la crainte, et il sortit de sa cachette, rouge comme une pivoine de ce qu'il considérait comme une hardiesse.

Il s'approcha à pas lents, et chemin faisant, il

arracha une fraîche églantine qu'il porta à ses lèvres.

Il était vraiment joli, ce candide éphèbe à chevelure brune ondulée, aux grands yeux bleus comme le ciel, sans nuages, limpides et francs, à la bouche rouge et humide comme l'églantine qu'il mordillait. Sa taille avantageuse et bien prise ne manquait pas d'élégance, sa démarche souple demeurait aisée en dépit de sa puérile timidité.

La jeune fille leva la tête, et leurs yeux se rencontrèrent : un fluide émanait de leurs prunelles, et ce fluide aux effluves amoureux les agita d'un tressaillement inconnu, ignoré, tout nouveau. L'étincelle ardente avait enflammé ces deux cœurs jeunes et passionnés : ils s'aimaient !

Un regard avait suffi pour épancher leurs aveux, un regard avait suffi pour la communion de leurs âmes : ils se sourirent, et, dès lors, se connurent.

L'inquiète pudeur de la jeune nymphe se rassura aux confidences du jeune homme. Elle sourit à son verbiage naïf et puéril, et l'enchanta par sa grâce enveloppante.

C'était un murmure, un ramage d'oiseaux, une douce cantilène. C'était quelque chose de délicieux, la tendre confiance de ces deux enfants amoureux et vierges, un troublant tête-à-tête au fond d'un bois, près d'une claire fontaine couronnée de pampre et de lierre...

La main dans la main, les yeux dans les yeux, ils en étaient aux premiers serments d'amour, et n'avaient pas encore échangé le plus discret baiser, cette confidence musicale et enchantée...

*
* *

Tous les jours ils se virent au même endroit pittoresque. Ils causaient longuement, s'interrompant pour se donner un doux baiser — (ils avaient fait du chemin depuis leur première entrevue !) — ou pour promener leur ivresse dans les sentes fleuries.

Les gens heureux — comme les peuples — n'ont pas d'histoire, dit-on. La leur est longue, car leur bonheur ne dura pas toujours. Ils tournaient les pages de leur agréable roman depuis quelque dix-huit mois déjà lorsqu'un événement imprévu vint les troubler dans leur félicité.

« Mon père s'en va, dit la mignonne, et je suis malheureusement obligée de le suivre. »

Ils mêlèrent leurs larmes brûlantes, renouvelèrent leurs serments d'amour éternel, de constante fidélité, et se séparèrent en proie à un découragement affreux.

Mais avant de s'éloigner, avant de quitter son jeune amant, la belle amoureuse lui passa à l'annulaire une bague d'or très curieuse, finement ciselée, représentant une main, laquelle tenait entre ses cinq minuscules doigts de métal précieux une émeraude de la plus belle eau.

« Mais, ajouta-t-elle, j'exige que tu ne te sépares jamais de ce souvenir de ma tendresse. C'est un talisman précieux que je te prie de conserver comme gage de notre amour et de notre fidélité. »

Elle partit et il la vit disparaître derrière les arbres moussus. Il écrasa une larme qui roulait sur sa joue rose, et examina le bijou : l'émeraude lançait des

feux clairs et brillants, scintillante comme une étoile. Puis, l'ombre crépusculaire envahissant la forêt, les rayons verts pâlirent de plus en plus et s'éteignirent.

Il eut le cœur étreint d'un sombre pressentiment et crut comprendre que l'amour de sa jolie maîtresse, très intense maintenant, pâlirait comme les rayons de l'émeraude, et finirait par mourir lentement, comme eux, dans le crépuscule, dans l'absence.

Le jeune homme ressentit une douleur aiguë, un déchirement de tout son être et pour la première fois de sa vie, il pleura amèrement et douloureusement. Le malheureux payait à Éros le tribut de sa peine, en échange des heures charmantes consacrées à l'amour.

Il revint à pas lents. La lune se levait derrière les nuages, éclairant d'une teinte livide les mares et les étangs où baignaient les nénuphars mélancoliques. Un de ses blêmes rayons se posa soudain sur l'émeraude, et le corindon jeta des feux étranges... puis redevint opaque, perdu dans la nuit. Le jeune homme tressaillit violemment, tant la chose était mystérieuse et symbolique, à ses yeux.

Pâle et fiévreux, tourmenté de vagues pressentiments, en proie aux cogitations les plus chimériques, il rentra dans sa chambrette et se jeta sur son petit lit blanc qu'il mouilla de ses pleurs désespérés...

PORTE DU TRAIT DES AGES.





PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

Feuilles Maçonniques

Petites questions (1) d'histoire

(*Suite*).

Après une année passée à la cour de Jacques III — qui était, je ne dirai pas grand chef de l'*Ordre illustre des Gormogons*, mais Templier comme pouvait l'être Bonani qu'il connaissait bien, et grand-maître héréditaire de l'*Ordre royal d'Écosse* (1) — le fr.·. Ramsay, en même temps que le colonel Hay d'Inverness et plusieurs autres personnages d'importance, quitte Rome (1725) et se rend à Paris où, immédiatement, des Loges sont fondées par le fr.·. Charles de Derwentwater, condamné à mort en Angleterre depuis dix ans, et par certaines autres personnes attachées comme lui au catholicisme et à la fortune du Prétendant, d'ailleurs favorisé par un nouveau pape, Benoît XII, élu le 29 mai 1724 (2).

(1) Voir l'*Initiation* de sept. 1904, p. 207-214, et d'oct suivant, p. 33-42.

(2) Les *Universal Mason Calendars*, publiés chaque année

A cette époque, il n'y avait plus guère d'Irlandais à Paris: le plus grand nombre de ceux qui avaient combattu en 1708 et 1715 en Irlande avaient été déportés en Amérique, où, plus tard, leurs petits-fils, unis à beaucoup de chevaliers écossais et à beaucoup de frères venus de France, n'ont pas manqué de faire parler d'eux au moment de la Grande Affaire des colons soulevés contre la Métropole (1).

Derrière les grades symboliques, il n'y avait donc plus lieu de maintenir le *Maître Irlandais*, le *Parfait Maître Irlandais*, le *Puissant Maître Irlandais* : on allait avoir autre chose.

Nous sommes bientôt en 1727. Le fr.·. Ramsay publie les *Voyages de Cyrus*, ouvrage plein d'allusions transparentes qu'il dédie à ce duc de Sully, à qui, quelques années auparavant, le fameux Law avait offert 1.700.000 francs pour le marquisat de Rosny: puis, en Angleterre, Georges Ier meurt, remplacé par son fils Georges II, l'ancien pupille du Révérend fr.·. Désaguliers.

Voici 1728. Le fr.·. duc de Wharton, qui a servi en Espagne contre ses compatriotes, qui vient d'être pour cela déchu de tous ses titres à Londres, qui n'en

---

à Londres, nous assurent que *l'Ordre Royale d'Ecosse, H. R. M. de Kilwinning et R. S. Y. C. S.* fut *rétabli* par le roi Robert Bruce, en 1314, et que les rois d'Ecosse sont Grands-Maîtres héréditaires. Or, Jacques III, héritier légitime de la couronne d'Angleterre, avait été proclamé roi d'Ecosse, le 6 sept. 1715, sous le nom de Jacques VIII.

(1) Le fr.·. Gould s'est demandé ce qu'était un certain d'Héguetty qui fut aussi, à cette époque, un fondateur de Loge. On a peine à comprendre qu'il lui ait été impossible de découvrir, sous ce nom, un Hay de Delgaty, près d'Aberdeen.

a pas moins fondé une Loge maçonnique à Madrid le 15 février, et qui sort de voir à Parme l'ill.·. fr.·. Jacques III, lequel n'a qu'une confiance très limitée en lui — au moins en apparence — arrive en mai 1728 à Paris, et, de là, après s'être concerté avec le fr.·. Ramsay et son état-major maçonnique, il se rend à Rouen puis à Nantes, où, en attendant de prendre sa retraite dans un couvent espagnol, l'ex-Grand-Maître de la *Grande Loge de Londres* dite d'*Angleterre* reçoit beaucoup d'argent du Prétendant (1).

Le fr.·. Ramsay, lui, part aussitôt pour Londres, et là, raconte l'ill.·. fr.·. Bésuchet, 33°, « il prétend vouloir réformer la franc-maçonnerie et introduire trois nouveaux grades : l'*Écossais*, le *Novice* et le *Chevalier du Temple* (2) ». Le fr.·. Clavel parle comme le fr.·. Bésuchet ; et le fr.·. Findel, après les fr.·. Kloss et Mackey (3), dit la même chose. L'ill.·. fr.·. S. P. Leather, 33°-95°, bien connu de l'ill.·. fr.·. John Yarker, est d'un sentiment semblable ; seulement, il assure que le rite de Ramsay avait sept degrés et non pas six(4). Quant à l'ill.·. fr.·. Paul Rosen, ex-33° (qui affirme que Ramsay fut « papiste » et « affilié à la Compagnie de Jésus (5) », et qui, dans son livre *Satan et Cie*,

(1) Le fr.·. duc de Wharton mourut en 1731 dans un couvent de Bernardins, à Bilbao.

(2) *Précis His. de la Franc-maç.*, par le fr.·. Bésuchet, t. II p. 238.

(3) *Hist. de la Franc-maç.*, par Clavel ; *Geschicte der Freimaurerei in Frankreich*, Kloss : *Geschicte der Freim.* Findel; *Lexicon of Freemasonry*, Mackey ; etc., etc.,

(4) *A sketch of the Hist. of Antient and Prim. Rite of Masonry*, p. 4.

(5) *Satan et Cie*, 2° édit., 1888, p. 29.

a beaucoup calqué le *Cours de maçonnerie pratique* signé « Un profane » et attribué aux Jésuites) il prétend que le fr.·. Ramsay fonda 4 grades qu'il ajouta aux symboliques : l'*Écossais*, le *Novice*, le *Chevalier du Temple* et le *Royal-Arche* (1). Mais *Satan et Cie* et le *Cours de maçonnerie pratique* ressemblent tellement, quant au fond et au but, aux *Mystères de la Franc-Maçonnerie* de M. Léon Jogand, dit Taxil, qu'il faudrait bien aimer à être mystifié pour accorder le moindre crédit à ces œuvres spéciales de propagande maçonnique, rappelant un peu trop la manière des mystificateurs à la Pérau.

Dans *Martinésisme, Willermosisme, Martinisme et Franc-Maçonnerie*, le docteur Papus est d'avis comme les fr.·. Bésuchet, Clavel, Kloss, Findel, Gould, etc. — que les grades attribués à Ramsay sont exclusivement templiers. Il ajoute : le *Novice* est devenu plus tard le *Royal-Arche* l'*Écossais* est devenu le *Grand-Ecossais*, le *Chevalier du Temple* est devenu en partie le *Kadosch* (2).

Il y a là une légère erreur ; mais le savant auteur la relève de lui-même dans un Tableau, où il place l'*Ecossais* en regard du 13e degré *Royal-Arche* du rite de Perfection, le *Novice* en regard du 14e *Grand-Elu ancien Maître Parfait* (3) et le *Chevalier du Temple* en

(1) *Satan et Cie*, 2e édit., 1888, p. 17.

(2) P. 88-89.

(3) *Grand Écossais de la Voûte Sacrée de Jacques VI* (Jacques Ier d'Angleterre, père du fr.·. Charles Ier) ou *Grand Ecossais de la Perfection* ou *Grand Elu, ancien maître Parfait et sublime maçon*. — Le tableau auquel je fais allusion se trouve à la page 110 de l'ouvrage de Papus.

regard du 24ᵉ degré *Chevalier commandeur de l'Aigle blanc et noir* (*Kadosch*).

Ne cherchons pas — car les faits parlent d'eux-mêmes — à rapprocher le système dit de Ramsay du pseudo *Ordre ancien et illustre des Gormogons* de 1724, ni à découvrir si, à cette date, avant d'aller à Rome, cet ami du fr.·. duc de Wharton ne se serait pas rendu à Londres pour y jouer le rôle *mandarinal* dont il est parlé dans le *Daily Post* du 3 septembre 1724, et qu'on prétend qu'il n'aurait rempli qu'en 1728.

Jusqu' à un certain point, l'opinion du fr.·. Kloss à ce sujet pourrait suffire.

Laissons de côté la question de savoir si, à partir de 1728, se trouvant à Londres dans la Société des illustres frères appartenant à la maçonnerie de 1817, — tels que Désaguliers, comte de Dalkeith, lord Celereine, etc. — le fr.·. Ramsay n'a pas été poussé par ses amis à jouer en France un rôle équivoque parmi tous les nobles partisans de l'ancienne dynastie. Ne nous occupons pas davantage de rechercher si — les Loges dites symboliques n'ayant jamais été que des centres de sélection pour la maçonnerie spéculative — Ramsay a réellement créé un système, ou s'il n'aurait fait qu'en propager un existant en secret et connu de la dynastie comme de la secte religieuse qu'on avait dans l'idée de rétablir en Angleterre. Quand on sait pourquoi les chefs d'États tiennent à avoir des religions nationales, il est difficile de ne pas comprendre pour quelle raison les maçons devaient, il y a quelques années, « relever directement et

uniquement des papes (1) », ni pour quel motif, de par la volonté de Boniface IV — lequel aimait sans doute à imiter les Prêtres Égyptiens ou Hébreux gouvernant jadis sous le masque des rois — l'excommunication attendait tout souverain qui tenterait d'établir une maçonnerie pour son usage privé. Aujourd'hui, quand on voit que tous les souverains appartiennent à une foule de sociétés ou d'ordres inconnus du vulgaire et sont pourvus de grades supérieurs aux symboliques — qu'ils possèdent d'ailleurs — on est grandement autorisé à se demander si l'ill .·. fr.·. Bazot a bien eu tort de dire qu'il y avait des arrière-grades du temps des croisades (2), et si, quand les Stuarts ont dû fuir l'Angleterre, ils n'ont pas simplement cherché à profiter des mêmes ressources et des mêmes moyens de vengeance que ceux dont, en pareil cas, les souverains actuels pourraient disposer avec la plus grande facilité.

Quoi qu'il en soit, c'est à propos du système dit de Ramsay, rappelant le système « des Gormogons *gradués* » que, dans son *Ordre chapitral, nouveau grade de Rose-Croix, etc.*, l'ill.·. fr.·. Ragon, 33e — lequel aime à confondre, comme l'ill.·. fr.·. 33e Paul Rosen, le fr.·. Ramsay avec les Jésuites — a écrit : « On mit la main à l'œuvre, Ramsay les aida en créant, en 1728, trois grades templiers qui furent rejetés à Londres et admis à Paris (3). » Faut-il encore croire le

(1) Diplôme accordé aux maçons par le pape Boniface IV (voir *Hist. pitt. de la Fran-maç.*, par Clavel, p. 83-84 et *Thobelis and Freemasonry*, New-York, 1880, p. 100).

(2) *Manuel du Franc-maçon*, parle fr .·. Bazot, 1845, p. 64.

(3) P. 14. Voir aussi *Hist. pitt. de la Franc-maç.*, par le fr.·. Clavel, p. 166.

même fr.·. Ragon, quand il ajoute, dans son *Orthodoxie maçonnique* : « Ramsay servit avec dévouement la cause des Stuarts, et, influencé par des Jésuites, il tenta d'y rattacher le rétablissement du catholicisme en Angleterre, au moyen de la franc-maçonnerie, sous le voile templier »... L'ill.·. fr.·. S. P. Leather, 33-95, appelle ce système dit de Ramsay *Rite d'Hérodom ou de Perfection* et assure, comme le fr.·. Robison, que « le Collège des Jésuites de Clermont s'en empara (1) »... Le fr.·. Kloss, dont les ouvrages maçonniques font autorité, assure que l'intention de Ramsay était de faire des sélections parmi les grades symboliques, de travailler dans l'intérêt des Stuarts et de récolter des fonds en faveur du Prétendant (2) ; il va plus loin : il rattache Ramsay et le système qu'on lui attribue aux Jésuites et au soi-disant *Ordre des Gormogons* de 1724. Quant au fr.·. Retold, il affirme, dans son *Histoire des trois Grandes Loges*, que Ramsay n'eut en vue que les intérêts des Stuarts et la soumission de la maçonnerie au catholicisme romain (3) — ce qui s'accorde avec ce qu'a écrit l'historien Henri Martin et avec ce passage emprunté au fr.·. Clavel : « Le chevalier tendait à ramener en Angleterre l'exercice du catholicisme et à frayer ainsi les voies au retour du Prétendant (4) ... »

En général, les écrivains maçonniques voient une

---

(1) *A Sketch of the His. af the Ant. and Prim. Rite of masonry*, p. 4.
(2) *Gesh der Freim. in Frankreih*, Darmstadt, vol. 1, p. 46.
(3) Edit. 184, p. 44.
(4) *Hist. pitt. de la Franc-maç.*, par le fr.·. Clavel, p. 166.

étroite liaison entre Ramsay, le Prétendant et les Jésuites, et reconnaissent qu'un Rite fut introduit ou propagé par Ramsay, dans le but de faciliter le rétablissement en Angleterre du catholicisme et des Stuarts.

Mais le fr∴ Gould, qui se croit infiniment supérieur à tous ces écrivains et se pose toujours en oracle, pense et cherche à établir que Ramsay, ancien officier ayant combattu les Français et le Prétendant en Hollande, ami des fr∴ Désaguliers, Dalkeith, Coleraine, etc., c'est-à-dire des défenseurs de la *nouvelle* maçonnerie de 1717, n'a jamais été un intrigant en faveur des Stuarts, ni un jésuite missionnaire déguisé (1), *et qu'il n'a jamais fondé aucun rite ni aucun degré* (2).

Pour prouver tout cela d'un seul coup, le fr∴ Gould nous jure que Ramsay n'était pas même ultramontain ... puisque Fénelon, son convertisseur, était un champion de l'Église gallicane (3) !!! Ne nous attardons pas à faire voir que le champion anglais de la maçonnerie symbolique connaît peu l'histoire de Fénelon et celle de Bossuet. Il affirme sans preuve que tout ce qu'on a dit de Ramsay et de son prétendu Rite a été *inventé* par le fr∴ Thory et n'a jamais été connu avant lui (4) ; mais il se garde bien de nous dire d'où sont venus les grades attribués à Ramsay dont il est parlé dans les manuscrits du fr∴

(1) *Hist. of Freemasonry*, par le fr∴ R. F. Gould, 1887, vol. III, p. 91.

(2) *Hist. of Freemasonry*, vol. III, p. 141.

(3) *Hist. of Freemasonry*, vol. III, p. 80.

(4) *Hist. of Freemasonry*, vol. III, p. 141.

prince de Hesse, qui sont bien antérieurs aux travaux de Thory. Il en était aussi question en 1707 dans l'ouvrage du fr.·. John Robison, et Gould n'aurait pas dû l'ignorer (1).

— Eh bien, si vraiment Ramsay n'a jamais été un agent du Prétendant, s'il n'a jamais été un outil des Jésuites, le fr.·. Gould n'arrive, en définitive, qu'à nous dénoncer, dans ce Ramsay, un simple « allumeur » au service de la maçonnerie de Désaguliers, un « allumeur » destiné à tromper les gentilshommes français, anglais, écossais, irlandais, restés fidèles à la cause des Stuarts en France ou ailleurs.

Le dilemme étant posé — passons.

***

S'il est vrai — et je m'en rapporte sur ce point au savoir du docteur Papus — que l'*Ecossais* du système dit de Ramsay soit devenu le *Royal-Arche*, il me paraît clair qu'en 1728 le *Royal-Arche* existait, mais sous le nom d'*Ecossais*, comme l'*Ecossais* lui-même avait existé longtemps auparavant, à l'époque des fr.·. Charles II et Jacques II, sous le titre de *Chevalier de Saint-André*.

Ceci nous expliquerait — étant donné que les partisans des Stuarts ne se considéraient pas comme Anglais et avaient leur principal centre en France — pourquoi le fr.·. Findel a écrit : « Le degré *Royal-Arche*, à présent 4e degré en Angleterre, est, dans ses éléments essentiels, français dans son origine et fut

(1) *Proofs of a conspiraty*, etc., par John Robison, etc., p. 38-39, 1797.

adopté par les *anciens* maçons schismatiques adhérents de Dermott, qui lui-même atteste que ce degré fut introduit en Angleterre par la *Grande Loge des Anciens Maçons* (1). Ramsay appelle le *Royal-Arche* français le *nec plus ultra* de la maçonnerie (2).

D'où viennent ces « *Anciens* maçons schismatiques adhérents de Dermott » ? Ce sont des maçons qui, après avoir provoqué les annonces et pamphlets allégoriques touchant les soi-disant *Gormogons* de 1724, ont continué à se détacher de la *Grande Loge de Londres* dite *d'Angleterre* ; et ils s'intitulent *Anciens Maçons* parce qu'ils prétendent respecter le système de la *Grande Loge d'York*, dont ils avaient dépendu et où, selon eux, on pratiquait depuis longtemps des degrés supérieurs derrière les trois symboliques (3).

C'est entre 1728 et 1730 que cette scission, apparemment commencée seulement en 1724 à l'époque des facéties révélatrices du *Daily Post*, du *Weekly journal*, du *Saturday Post*, du *Plain Dealer* et autres publications, s'accentue dans la *Grande Loge de Londres* dite d'*Angleterre* ; et, chose vraiment curieuse, le fr.·. Ramsay, à cette époque, fait partie de la *Gentlemen's society* de Spalding, avec ses amis les fr.·. Désaguliers, comte de Dalkeith, lord Coleraine (Grands-maîtres de la *Grande Loge de Londres* en 1719-1723-1727) etc. Il y a mieux : il s'en va résider chez le duc d'Ar-

---

(1) *La Grande Loge d'York* s'entend.
(2) *Geschicte der Freim.* Findel, 1871, p. 183.
(3) *Hist. pitt. de la Franc-maç.* par le fr.·. Clavel, p. 223 et suiv. — *A Lexicon of Freemasonry*, par le fr.·.Mackey, 1855, p. 169 et suiv. — *Hist. of Freemasonry*, par le fr.·. Findel, p. 171 et suiv. — *Etc., etc.*

gyll, lequel avait combattu le Prétendant en 1715, et il y reste jusqu'en 1730.

On sent bien, sous l'agitation qui a lieu alors et derrière le voile de certains symboles, une impulsion politique, coïncidant d'ailleurs avec une campagne ardente contre le ministre du fr.·. Walpole, maçon du *parti anglais*; mais l'apparence est que l'on ne se dispute entre frères souvent de bonne foi, qu'à l'occasion d'un simple grade — le *Royal-Arche* — qui, d'après les fr.·. Kloss et Findel, serait français dans son origine, et qui, d'après les auteurs les mieux documentés, ne serait autre que le fameux grade *Ecossais* dit de Ramsay.

Dans le sytème templier prêté à ce dernier, le *Rose-Croix* n'apparaît pas, parce que le *Royal-Arche*, dissimulé sous le nom d'*Ecossais* et jouant aussi, d'après l'ill.·. fr.·. John Yarker, le rôle du futur *Chevalier d'Orient* (1), est d'une élasticité telle qu'il a fait dire à John Fellows que le *Rose-Croix d'Hérodom* n'en était que la parodie (2).

Il est impossible de nier qu'en 1728, au lendemain de l'avènement de Georges II — l'ancien pupille du Révérend fr .·. Désaguliers — une nouvelle opération maçonnique eut lieu, sinon sous la direction de Ramsay, au moins sous l'inspiration des Stuarts et de leurs partisans continuant à user de la grande machine occulte dont les rouages ont été connus au fur et à

---

(1) Voir l'*Initiation* de juin dernier, p. 246, passage d'une lettre du fr.·. J. Yarker.

(2) *The mysteries of Freemasonry*, etc., par John Fellows A.M., London, 1877, p. 316.

mesure des succès du *parti anglais*. C'est au Collège des Jésuites de Clermont, à Saint-Germain-en-Laye, où était mort l'ill .·. fr .·. Jacques II, que — suivant les fr.·. Ragon, Leather, Robison, Kloss, Rebold, Clavel, Rosen, etc., etc. — tout se mijotait ; et, s'il faut en croire les manuscrits de l'ill .·. fr .·. prince de Hesse, lequel s'est beaucoup inspiré des travaux de l'ill .·. fr .·. docteur Fessler et des documents par lui réunis, c'est là qu'on cuisina, bien avant la Grande-maîtrise du comte de Clermont, le fameux chapitre auquel, dit-on, on aurait donné son nom, et dont les grades, au début se composèrent seulement ainsi :

1° *Chevalier de l'Aigle* ou *Maître Élu* ;

2° *Chevalier Illustre* ou *Templier* ;

3° *Sublime chevalier Illustre* (1).

Au reste, on sait très bien qu'en 1740 — trois ans avant la grande-maîtrise du fr .·. comte de Clermont et quatorze ans avant la soi-disant fondation du *chapitre de Clermont* — un certain fr .·. comte Von Schmettau, arrivant de Paris, introduisit les degrés écossais en Allemagne ; le fr.·. Gould lui-même sait très bien que les degrés dits de Ramsay étaient pratiqués en 1741 par la *Loge l'Union*, fondée par des membres de la *Loge aux Trois Globes*, de Berlin (2) ; on sait très bien aussi qu'en 1751, à Unwarden, un chapitre existait qui avait été installé par le fr .·. baron de Hundt, initié à Paris en 1742, et que, dans ce cha-

(1) Kloss, p. 85. — Clavel, p. 167. — Manuscrits du fr .·. prince de Hesse, etc.

(2) *History of Freemasonry*, Goold, p. 93, v. III.

pitre, on pratiquait, derrière les trois grades symboliques, les quatre degrés suivants :

1° L'*Ecossais* ou *Chevalier de Saint-André* ;

2° Le *Chevalier de l'Aigle* ou *Maître élu* ;

3° Le *Chevalier Illustre* ou *Templier* ;

4° Le *Sublime chevalier Illustre* (1).

Au sujet de la correspondance de ces grades, tout est limpide pour le chercheur attentif qui se donne la peine de déchiffrer les légendes et les symboles, et de faire des comparaisons :

1° L'*Ecossais* ou *Chevalier de Saint-André*, c'est le *Royal-Arche* sous une autre appellation ;

2° Le *Chevalier de l'Aigle* ou *Maître élu*, c'est le *Chevalier Rose-Croix*, appelé aussi quelquefois *Prince sublime*, *Chevalier de l'Aigle*, *Chevalier du Pélican*, *Parfait maçon*, et même *Chevalier de Saint-André*, comme l'*Ecossais* ;

3° Le *Chevalier Illustre* ou *Templier*, c'est le *Chevalier du Temple* dit de Ramsay, c'est le *Chevalier Grand Commandeur Grand Elu Kadosch* du *Rite d'Hérodom* ou *de Perfection* ; il date la reconstitution de son Ordre de 1314, après Bannockburn, mais il date ses écrits, comme font encore les *Templiers* d'à-présent, en retranchant 1118 de l'année courante ;

4° Le *Sublime Chevalier Illustre*, c'est le *Sublime Chevalier Royal Secret*, *Souverain prince de la Maçonnerie*, qui paraîtra en 1754.

(1) Au convent d'Altenberg, en 1764, le fr∴ de Hundt déclara qu'un frère inconnu, chevalier de la Plume Rouge, le reçut dans l'*Ordre du Temple*, en présence de l'ill∴ fr∴ comte de Kilmarnock, le fr∴ lord Clifford officiant en qualité de prieur. Cette initiation eut lieu en 1742.

Si la propagation des grades attribués à Ramsay — sincère ou non dans ses rapports avec les Stuarts — a eu pour but apparent d'apprendre aux ignorants du symbolisme que, dans la maçonnerie britannique, le sceau de l'Unité avait été rompu par l'intolérance des uns et l'aveuglement des autres, ceci n'empêche pas que l'action des Stuarts unis au « romanisme » a été une action toute de politique d'égoïsme, et qu'une conspiration souterraine, acceptée sinon réellement fomentée par eux, n'a pas cessé, pendant de longues années, de marcher parallèlement avec une division maçonnique admirablement entretenue et qui était née au moment du détraquement de la machine religieuse.

***

Suivez bien l'Histoire, et vous verrez à chaque pas qu'à une action ou scission maçonnique un événement politique a toujours correspondu.

En 1724 le fr .·. Ramsay est avec le Prétendant à Rome : — Bolingbroke retourne à Londres pour y acheter la maîtresse du Roi et y comploter ; une scission éclate dans la *Grande Loge de Londres*, et le fr .·. duc de Wharton, ancien Grand-Maître, va offrir de nouveau ses services à Jacques III ; tandis que, quelques mois plus tard, en 1725, le fr .·. Charles de Derwentwater, inspiré par Ramsay, dit-on, fonde à Paris de nouveaux centres de sélection maçonniques à l'usage d'une conspiration permanente écossaise et papiste.

En 1728, le fr .·. Walpole ayant repris la tête des

affaires gouvernementales britanniques pour le seul profit du *parti anglais* (1), le fr .·. Ramsay (disent la plupart des auteurs maçonniques) se rend à Londres à l'effet d'y introduire un système de grades écossais et templiers, assimilables sans doute aux degrés des « Gormogons *gradués* » : — alors d'autres complots se succèdent, conduits par Bolingbroke, lequel finira par être obligé de s'enfuir une fois de plus en 1735, pendant qu'on voit le duc d'Argyll, l'ami de Ramsay, et quelques autres frères entachés de maçonnerie supérieure perdre leurs emplois (2).

Or, en 1734, un peu avant les élections générales, une nouvelle dislocation était survenue dans la *Grande Loge de Londres*, des ateliers nombreux s'en étaient détachés, formant des assemblées indépendantes, et comme ils avaient été frappés d'anathème — car il n'y a pas qu'à Rome, hélas ! qu'on excommunie — ils s'étaient joints à la *Grande Loge d'York*, laquelle, déjà bien en colère depuis 1716, était entrée en lutte ouverte contre la *Grande Loge de Londres* dite d'*Angleterre* (3).

On s'était disputé et l'on continuerait à se disputer jusqu'en 1813, à cause de quelques changements apportés dans les Rituels — comme on a vu des gens se haïr et s'entr'égorger à cause de leurs différentes ma-

(1) Le fr .·. Robert Walpole avait été *initié* à la maçonnerie *moderne* dans une Loge occasionnelle tenue à Houghton-Hall, sa propre résidence.

(2) Tour à tour, les fr .·. Chesterfield, Cartaret, Gower et Bathurst furent frappés par le fr .·. Walpole (voir *Hist. d'Angleterre*, par Bonnechose, vol. IV, p. 300 et suiv.).

(3) *Hist. pitt. de la Franc-maç.*, par Clavel, p. 223 et suiv., *etc.*

nières d'adorer le Créateur. Les dissidents, qui n'avaient pas accepté ces changements, s'étaient formés en *Grande Loge des Anciens Maçons* ; les autres, partisans des Rituels nouveaux autant que de la nouvelle dynastie, étaient bien restés *Grande loge d'Angleterre*, mais on ne les avait plus appelés que *maçons modernes*. C'était la déjà vieille histoire de 1724 et de 1717 recommencée, la vieille histoire du *parti anglais* et du *parti écossais* — et le fond de tout cela n'était en somme que la question dynastique et religieuse savamment dissimulée sous une question d'arrière-grades.

Or, il existait de ces arrière-grades qui étaient reconnus par la *Grande Loge d'York*, et comme ils entravaient beaucoup l'action politique de la *Grande Loge de Londres* dite d'*Angleterre*, cette dernière, tolérante seulement en paroles, n'avait trouvé rien de mieux que d'anathématiser les frères manifestant trop de goût pour les « hochets » d'un autre métal, d'une autre forme ou d'une autre couleur que ceux de la maçonnerie à trois grades.

Cette nouvelle révolution intérieure, où l'on pouvait une fois encore constater l'action de deux courants contraires, ne devait pas manquer de coïncider avec certains effets survenant dans le monde extérieur.

En réalité, juste à ce moment, dans un temps où une *Grande Loge d'Ecosse* se formait sur le patron de la maçonnerie de Désaguliers, le fr∴ écossais Arthur Elphinstone (lord Balmerino), qui avait été condamné à mort en 1715 et qui se trouvait à Berne, reçoit du Prétendant l'ordre de se rendre en Écosse et

d'y travailler certains districts (1). De sourdes menées ont lieu alors dans ce pays et en Angleterre; mais le fr.·. Robert Walpole, ministre du *parti anglais*, en a vent et démasque si bien les batteries de la conspiration que, comme je l'ai dit plus haut, le vicomte Bolingbroke est obligé de fuir précipitamment en France. Cependant, en Écosse, les choses vont moins mal et suivent leur cours, en sorte que, l'année suivante (1735), le fr.·. lord Lovat, chef du clan des Frazer, croit qu'il est grand temps d'agir et envoie un délégué au fr.·. Jacques III.

Ce délégué, nommé John Drummond de Bohaldie et membre de la *Loge de Dunblane n°* 9, emporte avec lui, non seulement tout un plan de révolte écossaise et d'expédition française, mais encore un acte par lequel les signataires — le lord Lovat, le comte de Traquair, sir James Campbell d'Auchinbreck, Cameron de Lochiel jeune (de la *Loge de Dunblane n°* 9), John Stuart (frère du comte de Traquair), le duc de Perth et le lord John Drummond (de la *Loge de Dunblane n°* 9) — s'engagent à consacrer leur fortune et leur influence à la Restauration, et promettent en outre la « fourniture de 20.000 montagnards (2) ».

(1) Voir les *Howell's State Trials*, vol. XVIII, au procès Balmerino, etc.

(2) Voir les *Howell's State Trials*, vol. XVIII, aux procès du Lord Lovat et des autres partisans. — Dans l'*History of Freemasonry* du fr.·. Gould, vol. II, p. 278, n° 4, on voit que les registres de la *Loge de Dunblane n°* 9 renferment les noms des Drummond, des Cameron, etc., et ceci est plus important que le fait d'une boîte à tabac laissée par l'un d'eux. Le fr.·. Gould, sans y prendre garde, dit même (vol. 1, p. 419) : « En

L'envoyé du fr.·. Lovat arrive à Rome. Jacques III, qui ne fait rien sans le consentement du Saint-Père le pensionnant, remet des instructions et un message au fr.·. John Drummond de Bohaldie, lequel part aussitôt pour Paris, où il est d'abord reçu par le lord Sempill, agent confidentiel; puis le lord Semple, autre ministre secret du Prétendant auprès de Louis XV, s'empresse de présenter John Drummond au cardinal de Fleury, à qui était adressé le message. Après en avoir pris connaissance et avoir examiné les instructions ainsi que le plan de campagne, le cardinal — qui, allié aux Jésuites, avait toujours feint de vouloir maintenir l'accord entre les cours de France et d'Angleterre — consulte le roi, et, la consultation finie, s'arrange avec l'envoyé écossais : « *A la première occasion*, le gouvernement français expédiera 3.000 hommes en Écosse sous le commandement du comte Marshall(1), tandis que 12.000 hommes sous les ordres du fr.·. comte de Saxe, seront convoyés pour Londres », où le cardinal de Fleury demande « qu'on s'assure, dès maintenant, des intelligences certaines » et où, d'ailleurs, depuis dix-huit mois, la *Grande Loge de Londres* dite d'*Angleterre* n'a pas cessé d'être minée par ceux qu'elle faisait appeler, en 1724, les *Gormogons gradués*.

C'est alors que l'ill.·. fr.·. Charles de Derwentwater, après s'être rendu lui-même à Rome pour y rece-

---

fait, la majorité des frères (en Ecosse) étaient non seulement *spéculatifs*, mais plusieurs étaient de notables Jacobites. »

(1) *Howell's State Trials*, vol. XVIII, aux procès du Lord Lovat et autres Jacobites.

voir des ordres et renseignements du Prétendant, toujours pensionné du pape — et même de Louis XV et de l'Espagne (1) — part pour Londres où, naturellement, il est tenu à se bien déguiser, car il est toujours sous le coup de la peine capitale à laquelle il a été condamné en 1716. De Londres, il se rend en Écosse, où il va voir l'ill.·. fr.·. comte de Cromarty, Grand-Maître de la *Grande Loge écossaise*, et, à partir de ce moment, ses « intérêts politiques », qui vont l'obliger à ne plus être Grand-Maître pour la France (*voir Bésuchet*, *Clavel*, *Bazot*, *etc.*), se traduisent en voyages et en courriers entre l'Écosse, Paris et Rome, en attendant l'heure de se montrer avec son fils à Fontenoi, dans le régiment français de l'Irlandais Dillon (2).

Tous ces faits sont authentiques et ne peuvent être niés que par l'ignorance ou la mauvaise foi.

Qu'on ne vienne donc plus nous parler des mesures vexatoires prises par la police parisienne contre les Loges maçonniques en 1736 et 1737, ni de l'excommunication que, le 24 avril 1738, Clément XII, l'ami du fr.·. Jacques III, fulmina contre la Franc-Maçonnerie. Qu'on ne nous donne plus comme sérieuses les deux lettres que le fr.·. Ramsay aurait écrites sur la maçonnerie les 20 et 22 mars 1737, et auxquelles le cardinal Fleury aurait répondu au crayon,

---

(1) *Howell's State Trials*, p. 430 et suiv., procès de Derwentwater.

(2) *Howell's State Trials*, p. 430 et suiv., procès de Derwentwater. Le fils de Charles de Derwentwater s'appelait comte de Newbourg ; il fut général en France et mourut en 1788.

en marge de l'une d'elles : *Le roi ne le veut pas* (1)... Bien au contraire, le roi *le voulait*, le pape *le voulait*, le cardinal *le voulait* — mais en sourdine — et l'on vient de voir plus haut que la maçonnerie spéciale du Prétendant pouvait compter sur un grand appui de leur part *à la première occasion*. Le reste — mesures vexatoires de police parisienne, bulle *In eminenti*, lettres du fr.·. Ramsay à l'ancien camarade de son propre initiateur templier, réponse du cardinal Fleury destinée à la publicité — n'a pu être que poudre aux yeux. Poudre aux yeux aussi la brochure imprimée à Paris, en 1737, par ordre du lieutenant de police Hérault, et dans laquelle on révélait des *niaiseries* et des *mensonges* à la place de *secrets* que, de nos jours encore, les maçons eux-mêmes, à qui l' « initiation » ne les communique pas, sont incapables de découvrir, *quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent* (2) ; poudre aux yeux la réponse attribuée, même en Angleterre, au fr.·. Ramsay et brûlée à Rome, le 1er janvier 1739, par arrêt de l'Inquisition et à deux pas du palais de l'ill.·. fr.·. Jacques III, pensionné du saint-Siège (3).

(1) Le fr.·. Gould, dans son *Hist. of Freemasonry*, vol. III, p. 83-84, cite sérieusement les deux lettres de Ramsay et la réponse du cardinal.

(2) Voir, au sujet des *secrets* maçonniques, ce que pense le fr.·. Clavel. *Hist. de la Franc-maç.*, p. 3 ; le fr.·. J.-J. Casanova, cité par le fr.·. Bésuchet, *Précis Hist. de la Franc-maç.*, t. II, p. 53, etc. — Voir aussi *Martinésisme, Willermosisme, Martinisme et Franc-Maçonnerie*, par Papus, p. 4.

(3) Le *Gentleman's Magasine* d'avril 1739, p. 219, renferme une correspondance de Rome attribuant au chevalier Ramsay la paternité de l'écrit en question, paru en français à Paris et en anglais à Dublin.

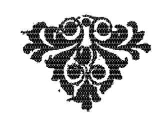
La politique, m'écrivait un jour un sénateur bien connu, n'a jamais été la vérité ; et les actes d'Hérault, de Ramsay, du cardinal Fleury et de Clément XII, semblent n'avoir été que des actes purement politiques ayant eu pour objet d'illusionner ceux que le gouvernement de Louis XV et la papauté, joints à la maçonnerie des Stuarts, avaient intérêt à tromper.

Nier cela, prendre au sérieux les documents signalés par le fr∴ Gould à cet égard, croire qu'il n'y a pas eu ruse politique de la part de Fleury, de Louis XV et du pape, dire qu'ils ont été absolument sincères, c'est obliger le monde à ne voir qu'un « allumeur » anglais dans Ramsay, qu'un piège dans son système, et, dans l'attitude du pape, de Louis XV et de Fleury, que la manifestation d'une certaine clairvoyance unie au respect des faits accomplis, des traités franco-anglais et, par conséquent, de la politique protestante de Georges II, l'ancien pupille du fr∴ Désaguliers.

Et ainsi nous revenons nous heurter contre le dilemme posé à la fin de la première partie du présent chapitre.

(*A suivre.*)

TÉDER.



LES CLASSIQUES DE LA KABBALE

Les Talmudistes et le Talmud.

L'importance du Talmud, niée avec dérision par l'ignorance des chrétiens, et aveuglément soutenue par la superstition du vulgaire des Juifs, repose tout entière sur les grandes et immuables vérités de la sainte Kabbale.

Le Talmud, dont le nom se compose de Thau, sacré, et d'un mot hébreu qui signifie enseignement, contient sept parties distinctes, et que la science doit bien se garder de confondre : la *Mischna* ou le Talmud de Jérusalem, les deux *Ghemara* ou le Talmud de Babylone, les *Thosphata* ou additions, les *Berichta* ou appendices, les *Maraschim* ou commentaires allégoriques, et les *Haggada* ou récits traditionnels.

Les talmudistes, ou rédacteurs de cette œuvre mélangée, appartenaient à trois classes de rabbins dont l'autorité successive a conservé, interprété et commenté les textes primitifs. C'étaient les Ténaïmes ou initiés, les Amoraïmes ou disciples vulgaires des Ténaïmes ; puis sont venus les Massorètes et les Cha-

chamines, conservateurs aveugles des textes, calculateurs systématiques des signes dont ils ne savaient pas la valeur absolue, docteurs qui ne voyaient plus la Kabbale que dans quelques jeux mathématiques d'une *Gématrie* mal entendue, et d'une insuffisante *Témurah.*

Chez les juifs comme chez les chrétiens, les tendances de l'Église officielle ou de la synagogue ont toujours été dirigées vers la matérialisation des signes pour substituer la hiérarchie influence temporelle à la hiérarchie de science et de vertu. C'est ainsi qu'avant la venue du Christ, la prophétie, représentant l'initiation et le progrès, avait toujours été en lutte ouverte ou en hostilité sourde avec le sacerdoce; c'est ainsi que le pharisaïsme du temps de Jésus persécuta la nouvelle école essénienne, dont il était le fondateur, et s'opposa plus tard aux larges enseignements des disciples de Hillel et de Chamaï. Plus tard, les Kohanimes furent encore hostiles aux Israélites initiés de l'école d'Alexandrie,et la synagogue des Chachamines et des Massorètes ne laissa en paix les Koanimes, ou excellents maîtres, que grâce à un occultisme qui fut sans doute une des racines secrètes des institutions maçonniques, pendant les ombres du moyen âge. Ce n'est donc pas à la synagogue officielle, qu'il faut demander les clefs de la haute Kabbale et le sens caché du Talmud ; les représentants actuels de l'ancienne théologie biblique, vous diront que les Maïmonides, cette grande lumière d'Israël, non seulement n'étaient pas kabbalistes,mais regardaient comme inutile ou dangereuse l'étude de la Kabbalah. Maïmonides, cepen-

dant, vénérait le Talmud, et ressemblait ainsi à ces utopistes, en mysticité, qui rejettent le christianisme, tout en adorant l'Évangile. Jamais, en aucun temps, les inconséquences n'ont fait peur à l'esprit humain.

Si le Talmud n'était pas originairement la clef kabbalistique du judaïsme, on ne comprendrait ni son existence ni la vénération traditionnelle dont il est l'objet. En effet, nous avons cité le texte du catéchisme israélite qui doit faire considérer par tous les croyants juifs le Talmud comme le recueil classique et authentique des lois secrètes de Jéhovah réservées par la sagesse de Moïse, à l'enseignement traditionnel de la tribu sacerdotale. Nous savons d'ailleurs que le corps de cette théologie occulte est positivement ce que tous les initiés sérieux ont considéré comme l'ensemble de la Kabbalah.

Aussi la clef de cette science, qui ouvre seule toutes les portes secrètes et fait pénétrer dans toutes les profondeurs de la Bible, doit-elle s'adapter également à tous les mystères du Talmud, autre Bible de convention, imaginée seulement pour l'épreuve des clefs bibliques. C'est pour cela que les Talmudistes, désireux de faire comprendre aux sages le sens allégorique de certains passages évidemment absurdes des livres sacrés, enchérissent sur cette absurdité même, et donnent pour explication à un texte improbable un commentaire parfaitement impossible. Voici un exemple de cette méthode :

L'auteur du livre allégorique de Job représente la force brutale sous l'emblème de deux monstres, l'un

terrestre et l'autre marin, qu'il nomme l'un Béhémoth et l'autre Léviathan. Ce n'est pas sans intention kabbalistique, sans doute, qu'il emploie le nombre deux ou le binaire, car la force brutale se fait toujours concurrence à elle-même, par les lois fatales ou providentielles de l'équilibre, et de même que dans la génération éternelle des choses, l'harmonie résulte de l'analogie des contraires, ainsi dans les excès titaniens de la force, l'harmonie se conserve ou se rétablit par l'antagonisme des égaux. Voilà ce qu'a voulu dire l'auteur du livre de Job, voici maintenant comment les talmudistes enchérissent sur cette fiction.

« Eloïm avait permis à la mer de se donner un maître visible, et à la terre de se donner un roi. »

— Ceci nous rappelle la fable des grenouilles et de la grue.

« La mer enfanta Léviathan, et la terre fit sortir Béhémoth de ses entrailles bouleversées.

« Léviathan était le grand serpent de la mer.

« Behémoth était le chérub aux cornes immenses. »

— De là, est venu notre diable.

« Mais bientôt Léviathan remplit tellement la mer, que les eaux crièrent vers Eloïm ne sachant où se réfugier.

« La terre, de son côté, se lamentait broyée sous les pieds de Béhémoth, et dépouillée par lui de toute verdure.

« Eloïm eut pitié, et il enleva Léviathan de la mer, et Béhémoth de la terre.

« Et il les sala, pour les conserver jusqu'au banquet du dernier jour.

« Alors les élus mangeront de la chair du Léviathan et du Béhémoth, et ils la trouveront délicieuse, parce que c'est le Seigneur qui la conserve et qui la prépare. »

— Où est Voltaire, pour rire de cette monstrueuse salaison, de ce Dieu cuisinier, et de ce banquet consommateur d'affreuses momies ! Nous conviendrons tout d'abord avec lui que les allégories rabbiniques choquent souvent ce bon goût français et cette fine fleur de politesse littéraire, qu'ils ne pouvaient ni connaître ni deviner.Mais que diront les rieurs,si dans la fable du Léviathan et du Béhémoth, on leur fait comprendre la solution de l'énigme du mal ?

Qu'auraient-ils à répondre, si on leur disait par exemple : Le diable du christianisme représente les excès aveugles de la force vitale, mais la nature conserve et maintient l'équilibre, les monstruosités même ont leur raison d'être, et serviront tôt ou tard à l'alimentation de l'harmonie universelle. Ne craignez donc pas les fantômes. Tout ce qui est au-dessus de l'homme doit être plus beau et meilleur que l'homme ; au-dessous il y a la bête, et la bête, quelque démesurée qu'elle soit, doit être l'uaxiliaire ou la pâture de l'homme ! Enfants poltrons, ne craignez donc plus que le diable ne vous mange ! soyez des hommes, et c'est vous qui mangerez le diable, puisque le diable, c'est-à-dire l'esprit d'absurdité et d'inintelligence, ne peut s'élever plus haut que la bête. Voilà ce qu'il faut comprendre par le festin final et kabbalistique du Béhémoth et du Léviathan !

Représentez-vous maintenant un commentateur

Kohanime ou Massorète, prenant à la lettre l'allégorie talmudique des faits, discutant sérieusement la réalité littérale, prouvant l'existence réelle du Léviathan et du Béhémoth, établissant, par exemple, que la lune est le saloir du Père Éternel, qu'il a pu y transporter le Léviathan et le Béhémoth, après l'avoir creusée et remplie de sel, etc., etc., et vous aurez une idée de toute la rédaction du Talmud, et de ses lumières voilées, et de ses naïves erreurs.

Le premier Talmud, le seul véritablement kabbalistique, la Mischna, fut rédigé pendant le deuxième siècle de l'ère chrétienne, par le dernier chef des Ténaïmes, Rabbi Jehuda-Hakadosch-Hanassi, c'est-à-dire Juda le très saint et le prince. Les noms de Kadosch et de prince étaient donnés aux grands initiés de la kabbale, et se sont conservés parmi les adeptes de la maçonnerie occulte et de la rose-croix. Rabbi Jehuda composa son livre suivant toutes les règles de la haute initiation, l'écrivit par dedans et par dehors, comme disaient Ézéchiel et saint Jean, et en indique le sens transcendental par les lettres sacrées et les nombres correspondant au Bereschit des six premiers Séphiroths. La Mischna se compose de six livres nommés Sidérim, dont l'ordre et le sujet correspondent aux signes absolus de la philosophie kabbalistique, comme nous allons l'expliquer.

(*A suivre.*) ÉELIPHAS LÉVI.

Bibliographie d'ouvrages relatifs aux Rose-Croix

(Suite.)

J. Brenna. — Krempelmarkt. der. Bruder vom Rozenkreutz. Neustadt, 1625. in-8. Kloss, 2615.

Anonyme (Caspar Bucher de Tubingen). — Gesprach von der ungeheuren Welt phantasey der Rosenkreutzerischen Fraternität und von den grossen Phantasien Menippo. Tubingen, 1617, in-8. Kloss, 2519.

Bühle. — De vera origine adhuc latente fraternitatis Roseæ Crucis. Gottinge, 1803, in-16. Même ouvrage en allemand ; Gottinge, 1804. Nat. : Inv. H. 13115.

Bulwer.-Lytton. — Zanoni, roman 2 vol. in-12, 1858, traduction française par M. Scheldon.

La préface non traduite dans cette édition, l'a été par Stanislas de Guaita dans la 3e édition du *Seuil du Mystère.*

(Burk). — Vollständiges Verzeichniss aller in Druck gekommenen lateinischen und TeutschenS chriften des Verdienstvollen Wirtembergischen Gottes Gelehrten D. 104. Valentin Andreas in 100 num-

mern nach der Zeit folge geordnet. Tubingue, 1793, in-8, XV, 31 pp.

Un supplément est paru dans Allgem. Liter. Anzeiger. Leipzig, 1768, n° LXVIII, p. 689. Kloss. 2417.

Anonyme. — Demuthiges Sendschreiben au die Hocherl. gottselige und Heilige Fraternitet der R. C. neben einer angehengten Parabola und entdeckung. Mars de Busto Nicenas (14 juin) 1619, in-8, 14 ff. Kloss, 2561.

(Campis J. de). — Sendbrief oder Bericht an alle welche von den neuen Bruderschafft des Ordens vom Rosenkreuz genannt etwas gelesen oder von andern per modum discursus der Sachen Beschaffenheit, vernommen. Es seynd viel die im Schranken laufen etliche aber gewinnen nur das Kleinot Darum ermahne ich Julianus deCampis O. G. D. C. R. F. E. dass diejenigen welche von einer glücklichen Direction und gewunchter Impression gubèrniret worden sich nicht durch ihrer selbst eigenen diffidens oder uppiger Leute unartiges judiciren wendig machen lassen. — Milita bonam militiam servans fidem, et accipies coronam gloriæ. 1615, in-8, 18 ff. Kloss, 2451 et Frkf. 1617, in-16, 25 pp.

Se retrouve dans quelques éditions postérieures de la *Fama et Confessio*. Nat.: refusé.

Chortalasseus (J. Grasshoff.) — Ein philosoph. und chemischer Tractat genannt. Der kleine Bauer... sampt comm. Joh. Walchii. Strassb., 1618.

Chortalasseus. — Dyas chimica tripartita d. i. sechs teutsche tractätlein..... aureum seculum redivivum

H. Madathani..., etc... Den filiis doctrinæ zur Lehre den fratribus auræ crucis aber zur Nachrichtung an tag geben durch H. C. Franckf. Jennis, 1625, in-4, 4 grandes gravures sur cuivre de de Bry, 87, 150 et 25 pp.

Chortalasseus (ou Condesjamo. J. Grasshoff. de Stralsund). — Aperta arca arcani artificiossimi ; das ist eröffneten und offenbarenden Kasten der allergrösten und kunstlichsten Geheimnisse des grossen und Kleinen Bauers : beneben der rechten und wahrhafftigen physica naturali Rotunda durch eine visionem chymicam cabalisticam ganz umständlich beschrieben. Franctf., 1617, et 1623. Leipzig, 1658, in-8, et Hambourg (Halle). 1687 et 1705, in-8.

Page 116 se trouve une planche kabbalistique.

Euseb Christian Crucigeri. — Eine kurze Beschreibung der neuen arabischen und morischen Fraternität... gedruckt zu Liechtenherg durch Fulgentium Nebelsturmer. Rostock, 1618, in-8, 32 ff. Kloss, 2542. Nat. : refusé.

Il existerait une traduction française.

Chrysophiron (J.-C. von Wöllner). — Die Pflichten der G. u. R. C. alten Sistem... nebst einigen begefugten Reden anderer Brüder. S. L. 1782. Kloss, 2655. Id. mit Anmerkungen Fr. Munster herausgegeben, München, 1792.

[Cohaussen, d[r]] — Hermippus Redivivus, or the Sage's Triumph over old age and the grave, wherein a method is laid down for prolonguig the life and

vigour of man, 1744, in-8, 168 pp. ou 1749, in-8, 240 pp.

Traduit de l'allemand par le docteur John Compbell. On y trouve des détails sur Eugenius Philalethes, le signor Gualdi et Flamel. — Traduit par de Laplace, Bruxelles, 1789, in-8.

Colberg (E. Daniel). — Platonish Hermet. Christenthum begriffend die histor. Erzehlung vom Ursprung und vielerley secten der heutigen Fanatischen Theologie untern namen der Paracelsisten... Rosenkreutzer. 2 parties en 1 vol. Francfort et Leipzig, 1690, 438 et 771 pp.

Ne se trouve pas dans Kloss.

Conrad Fr. Uden. — Archiu fur Freymaurer und Rosenkreutzer. Berl., 1783, chez Aug. Mylius, gr. in-8, 472 pp. Kloss, 2421.

Cromeri (Soc. Jesu et Roseæ-Crucis). — Vera, hoc est Decades quatuor Emblematum sacrorum. Francof., Lucas Jennis, 1617; in-8. Borelli, Biblio. Chem., p. 65.

C. V. M. V. S. — Practica leonis viridis das est rechte und wahre Fuss steig zu dem Königlichen Hochzeit. Saal F. R. C. nebst anhang und Explication zweyer Tage der Chymischen Hochzeit. S. L. (Frankfurt), 1619, in-8, chez Joh. Thierne, 132 pp. Kloss, 2583, Nat. : refusé.

Pauli de Didis. — Σοφια πανα ρετος ordinis fratrum Rosatæ Crucis, 1614, in-8, et S. L. et A. Kloss, 2438. Nat. : (H. 14519, 20-21) avec le Trac. Apol. de Fludd.

F.-B. Dowd. — Temple of The Rosy-Cross. The

soul, its powers, migration and transmigrations. Londres, San-Francisco, 1888, in-12, 240 pp. (d'après les doctrines de l'H. B. of. L.).

(d'Eckartshausen). — La nuée sur le sanctuaire ou quelque chose dont la philosophie orgueilleuse de notre siècle ne se doute pas.

Traduit en français par M. Coessin, 1819, in-32, 1901, traduit en anglais et réimprimé en allemand (1900), dans la Metaphysische Rundschau.

(Ecker von Eckhofen, H. von). — Der Rosenkreutzer in seiner Blösse. Von Magister Pianco. Amsterd. (Nurnberg), 1782, in-8. Klos, 2651. Stiller, 757.

Raphaël Eglino auctore. — Assertio Fraternatis R. C. a quodam fraternitatis ejus socio carmine expressa. Francof., 1614 et 1615, in-4, ap. Io Bringerum. Kloss, 2460. Nat.: refusé.

Traduction allemande datée du 22 septembre 1614, par B. M. J. sous le titre et la date suivants; Assertion der R. C. Brudersohaft. Dantzig, chez André Hunefeldt, 1616, in-8, 7 ff.

Euchario Cygneo Philadelpho. — Conspicilium notitiæ, etc., 1619, in-8, 39 pp. Kloss, 2552, B. Nat., Recueil de Mémoires, t. 156 (22284).

(Eugène, prince de Wurtemberg). — Freymaurerische versammlungs reden der Gold : und Rosenkreutzer des alten systems. Amst., 1779, in 8°, chez Vierling; 12 vignettes de Hejonagogerus Nuger. Kloss, 2646.

Premier tirage sur beau papier, 2° tirage sur papier gris non collé.

Joh. Faulhaber (Ulmensis). — Mysterium arithmeticum sive cabalastica (*sic*) et philosophica inventio

nova admiranda et ardua... cum illuminatissimis, laudatissimisque frat. R. C. Famæ viris humiliter et syncere dicata per.,.A la fin de la préf. : calend. sept. 1615 ; in 4°,8 ff., S. L. (Ulm). Kloss 2452 ; cité dans la bibl. chemica de Borellius. pp. 65 et 157, et dans Roger Bacon, « Miracles de l'or et de la nature », éd. 1776, p. 15. Nat. Refusé.

Felgenhauer Paulus (Puschwitzensis Bohemus). — Apologeticus contra invectivas æruginosas Rostii. Kurtze Verantwortung auff das Heldenbuch vom Rosengarten oder Bericht von den neuen Propheten, Rosecreutzen, Chiliasten, Enthusiasten. S. L., 1622, 24 pp. in 4°. Pas cité dans Kloss.

Figulus B. (Töpfer). — Rosarium novum olympicum et benedictum d. i. ein newer gebenedeyter philosoph. Rosengart darinnen vom aller weisesten König Salomon... Deux parties en 1 vol, Basel, 1608. in-4°.Kopp, I, 237 ; II, 376, Nat. : R. 7468.

Roberti de Fluctibus. — Tractatus apologeticus integritatem societatis de Rosea-Cruce defendens contra Leavius et alios. Lugd. Bat. 1616, ou 1617, in 8°, 196 pp. Kloss, 2482. Bib. Nat. (H. 14519), B. Mazar, 29982, trad. allem. d. A. M. Birkholz sous le pseud. Ada. Mah. Booz. Lepz., 1782, in-8° (Kloss, 2483). 320 pp. Comment. et rééd. de cette traduction, par Semler. Halle, 1785, in-8°, 212 pp.

Robert Fludd. — Sophiæ cum moria certamen, in quolapsis Lydius a falso structore. M. Mersemio... reprobatus celeberrimo voluminis sui Babylonici figmenta accusate examinat (Summum bonum,

quod est verum subjectum veræ magicæ, cabalæ, alchymiæ fratrum Roseæ-Crucis verorum in dictarum scientiarum laudem et insignis calumniatoris... M. Mersenni dedecus publicatum, per J. Frizium), 2 pt. Francofurti, 1629. Fol.

Robert Fludd. — Philosophia Mosaïca. In qua sapientia et scientia creationis et creaturarum sacra vereque Christiana... Adamus sim et enuncleate explicatur. Goudæ, 1638. Fol.

Robert Fludd. — Clavis Philosophiæ et Alchymiæ (Contre Gassendi et Mersenne). Francofurti, 1633. Fol.

Robert Fludd. — Doctor Fludd's Ansver unto M. Foster, or the squesing of Parson Foster's Sponge ordained by him for the wiping away of the weapon-salve. London, 1631, 4 to.

Robert Fludd. — Veritatis Proscemium... seu demonstratio quædam analytica, in qua cuilibet comparationis particulae in appendice quadam a J. Keplero, nuper in fine Harmoniæ suæ Mundanæ edita, factæ inter Harmoniam suam mundanam et illam R. F. ipsis sinus veritatis argumentis respondetur. Francofurti, 1621. Fol.

Robert Fludd. — Utriusque Cosmi majoris scilicet et minoris metaphysica, physica atque technica historia in dua volumina secundum cosmi differentiam divisa, 2 tom. Oppenheimii Francofurti, 1617, 24 fol.

Robert Fludd. — Monochordum Mundi Symphonia-

cum, seu Replicatio R. F... ad apologiam... J. Kepleri adversus demonstrationem suam analyticam nuperrime editam in qua Robertus validioribus Joannis objectionibus Harmoniæ suæ legi repugnantibus comites respondere aggreditur. Francofurti, 1622, 4 to.

Robert Fludd. — Medecina catholica, seu mysticum artis medicandi sacrarium 5 parts. Francofurti, 1629-31.

Robert Fludd.—Philosophia Sacra et vere Christiana, seu Meteorologica Cosmica. Francofurti, 1626. Fol.

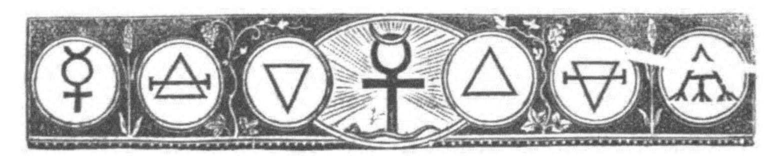
Robert Fludd. — Anatomiæ Amphitheatrum effigie triplici, more et conditione varia designatam. Francofurti, 1623. Fol.

Ioach Frischii (Fludd). — Summum bonum quod est verum Magiæ, Cabalæ, Alchimiæ fratrum Roseæ-Crucis subjectum. Francof., 1628, in-f°. Kloss, 2617. Nat. : R., 905.

Roberti de Fluctibus (med. Dr Londin). — Apologia compendiaria fraternitatem de Rosea-Cruce suspicionis et infamiæ maculis aspersam abluens. Lugd. Bat. chez Gottfr. Basson,1616,in-8,23 pp.et Leyde, 1617, in-8. Kloss : 2481. Nat. : Refusé.

Sorte de prélude et de résumé du Tractatus Apologeticus.





PARTIE LITTÉRAIRE

LE DIAMANT

Sources au front d'argent, cascades hyalines,
Cristal des flots, miroir du barde et de l'amant,
Gemmes aux feux ardents, perles et tourmalines,
Inclinez-vous devant votre roi, le diamant !

O joyau radieux plus pur que n'est l'hermine,
Lumière concrétée au sein des éléments.
Symbole étincelant de Psyché la divine
Recluse en sa prison de chair et d'ossements !

Comme toi, dans les mains d'un joaillier sublime,
Sa splendeur apparaît et l'Ombre de l'Abîme,
Sous l'éclat de sa Foi, d'épouvante s'enfuit.

Ainsi devant tes feux, quand tu parais sans voiles,
O céleste diamant, pâlissent les étoiles,
Et les spectres menteurs s'effacent dans la nuit !

LÉON COMBES.

(*Orbes et Gemmes*.)

LE JASPE

O Jaspe aux tons changeants par gammes infinies,
Orbe aux moirures d'aube, aux feux mourants du soir,
Poème de couleurs aux pures harmonies,
Jaspe, emblème idéal du rêve et de l'espoir,

On dit que, généreux pour l'humaine agonie
Dont l'adamique chair est le fatal manoir,
Tu romps les liens mortels, mystique épiphanie,
Où l'esprit tel l'encens sort d'un trouble encensoir.

O Jaspe caméen, agathe aux flancs opaques,
Célèbre en Orient parmi les thériaques
Et les philtres sauveurs des noirs envoûtements,

Éloigne du foyer mystérieux des âmes
Les poisons de la vie et les contacts infâmes
Qui pourraient les souiller au jour des jugements !

LÉON COMBES.

(*Les Magies Terrestres.*)
(*Orbes et Gemmes.*)

PRIÈRE

A mon ami G. D.

O Vérité inextinguible et rayonnante ! que ton Nom divin soit béni ! Que ta Lumière se répande abondante et féconde sur nous !...

O Vérité ! Soleil puissant de Vie ! pénètre au plus profond des cœurs durs et stériles !...

O Vérité ! Que pas un jour ta vivante clarté ne cesse d'éclairer le chemin d'idéal, sans elle si long et dangereux, O Lumière !...

O Vérité ! l'épais bandeau de l'ignorance cache trop souvent à nos yeux ton irradiante splendeur ! Sois-nous clémente, ô Vérité ! comme nous le sommes nous-mêmes envers tous ceux qui n'ont pour nous que basse haine et que mensonge !...

Sois à nos yeux faibles et las, la flamme douce, tiède et bienfaisante; et que tous, fuyant les ténèbres décevantes, perfides, tous apôtres d'amour ou servants de beauté, nous allions, forts, sans défaillance, vers ton foyer haut, pur, inaltérable !...

GEORGES ALLIÉ.

UN SECRET PAR MOIS

Voici un secret curieux et qui sera très utile aux personnes habitant la campagne. Il a pour but d'empêcher ceux qui cueillent le miel d'être piqués par les abeilles. Prenez de la farine de fèves et versez dessus du suc de mauve sauvage et de l'huile. Oignez-en la face et les mains, mettez-en une petite quantité aussi dans les ruches, et même mangez-en un peu. — Pour plus de sûreté, allumez dans un petit pot un peu de fiente de bœuf sèche et laissez entrer la fumée dans la ruche. Vous ferez facilement votre récolte.

PHANEG.

Les horoscopes du docteur Papus.

En notant simplement l'année de naissance du nouveau Président de la République et en faisant l'addition d'abord du dernier chiffre de l'année considérée avec les chiffres précédents, puis du dernier et de l'avant-dernier chiffre, enfin de la somme totale des nombres de l'année on obtient les curieux résultats suivants.

Naissance 1841 dont la somme (1, 8, 4, 1) donne 14, qui, ajoutés en 1841, donnent 1855. 5 et 5 ajoutés à 1855 donnent 1865; en ajoutant à lui-même le dernier nombre 5 de cette année on obtient 1870.

1870, maire de Nérac. En ajoutant 6 et 5 à 1865, on obtient :

1876, députation. Par les mêmes moyens répétés chaque année on a:

1877, réélu (363).
1882, ministre de l'Intérieur.
1885, réélu député.
1886, ministre, avec Rouvier comme président.
1889.
1890, sénateur et ministre.

L'année 1889 ne contient rien de saillant; cependant, en y ajoutant ses deux nombres de finale, 8 et 9, on obtient 17, qui, ajoutés à l'année 1889, donnent 1906, date de l'élection à la présidence de la République. L'année 1898 donne également 1906 en ajoutant son dernier chiffre 8 à elle-même.

1897, réélu sénateur.
1898.
1906, président de la République.
1907 (un grand événement important).
1915 (autre grand événement, que l'avenir déterminera).

Pour les personnes qui voudraient refaire les calculs, voici les clefs :

1855 — 1865 — 1870 — 1885.
1870 — 1877 — 1886.
1876 — 1882 — 1889 — 1898.
1885 — 1890 — 1898 — 1907.
1898 — 1906 — 1915 — 1924.

Appliquée à M. Doumer, l'analyse des chiffres dérivés de la date de naissance donne les éléments suivants :

1857 — 1864 — 1869 — 1880.
1880 — 1888 — 1896 — 1897.
1888 — 1896 — 1904 — 1913.
1894 — 1898 — 1907 — 1916.
1896 — 1902 — 1911 — 1920.
1897 — 1907 — 1913 — 1920.

On retrouve dans ce tableau pour le passé les dates les plus importantes dans la vie publique de M. Doumer, soit :

1888, députation.
1896, gouverneur de l'Indo-Chine.

Chose curieuse, la date 1905, élection à la Chambre, et 1906, réélection, ne paraît pas dans ce tableau. Ce n'est pas une date d'élévation vraie.

Par contre, il faudra retenir à ce propos la date 1913.

Enfin, l'horoscope de Doumer rencontre celui de Fallières une seule fois, et c'est bientôt, en 1907 !!!

Attendons l'avenir.

LIVRES NOUVEAUX

Les Idées d'un maire de Paris.

Sous ce titre, quelque peu pittoresque, M. Levallois, notable négociant de la rue du Sentier, 1er adjoint du IIe arrondissement, depuis un quart de siècle, chevalier de la Légion d'honneur, vient de consigner, en un ouvrage charmant, toutes les idées que lui ont suggérées sa longue expérience d'administrateur. Papus, notre cher directeur, en une lettre on ne peut plus aimable et encourageante pour l'auteur, reçoit pour ainsi dire le lecteur à l'entrée de ce livre extrêmement intéressant.

M. Levallois a divisé son volume en trois grandes parties, comprenant chacune plusieurs chapitres.

Lecteurs, si vous voulez passer quelques instants agréables, lisez : **Les Idées d'un Maire de Paris**, vous m'en remercierez.

Paul d'Orange.

*
* *

La Clé de Rabelais. Édité chez Sansot et Cie, 53, rue Saint-André-des-Arts, par J. Peladan.

Livre extrêmement curieux, qui ne manquera pas de beaucoup intéresser nos lecteurs.

*
* *

Un Nouveau Sacerdoce, *comment il faut le comprendre, comment il faut l'organiser.* Publié chez Paul Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, 42, Paris. Prix, 0 fr. 50, Par Verdad-Lessard.

*
* *

Magnétisme personnel ou psychique. *Education de la Pensée, développement de la volonté. Pour être heureux, fort, bien portant et réussir en tout*, par H. Durville, 2e édition, in-18 de 262 pages avec têtes de chapitres, vignettes, portraits et 32 figures explicatives, reliure souple. Prix : 10 francs, à la *Librairie du Magnétisme* (*Librairie initiatique*), 23, rue Saint-Merri, Paris.

« Le succès obtenu par le *Magnétisme personnel* a dépassé toutes mes espérances : une édition tirée à 2.000 exemplaires a été épuisée en moins de 6 mois.

« Ce succès affirme assez la valeur de l'ouvrage pour que je me dispense de faire, ici, la moindre réflexion à son sujet.

« Je publie aujourd'hui une *seconde édition* qui, sauf quelques pages ajoutées aux trois derniers chapitres, est à peu près la même que la première.

« Qu'il contribue dans la plus large mesure possible au bonheur de tous ceux qui le liront, c'est tout ce que je désire. H. Durville, 10 janvier 1906. » (*Introduction à la deuxième édition.*)

*
* *

H. Durville. — **Pour combattre l'hydropisie.** *Anasarque, œdème, ascite, hydarthrose, hydrocéphalie, hydrothorax, hydrocèle*, in-18 de 36 pages. Prix : 1 franc, à la *Librairie du Magnétisme* (*Librairie initiatique*) 23, rue Saint-Merri, Paris.

Le magnétisme curatif se généralise de plus en plus. Chaque jour voit apparaître des soulagements sans nombre, des guérisons inespérées ; là où tous les remèdes de la médecine classique n'avaient produit qu'un résultat insignifiant, M. Durville s'est efforcé, depuis des années, de constituer une thérapeutique magnétique à la portée de tous ; et il y est arrivé. Nous ne pouvons que l'en féliciter, car il donne là un moyen sûr et peu coûteux de soulager son semblable et de se soulager soi-même.

Ici, dans ce nouvel opuscule, c'est du traitement de

l'hydropisie et de ses nombreuses formes qu'il s'agit. L'auteur nous donne la description des différentes formes de cette affection et indique les procédés magnétiques à employer. On peut y joindre un massage et une hygiène spéciaux.

Le magnétisme obtient encore là la guérison des trois quarts des cas où la médecine n'avait produit qu'une amélioration momentanée. Nous ne saurions trop encourager cette méthode, qu'en la recommandant à nos lecteurs.

*
* *

Le Journal du Magnétisme, *du Massage et de la psychologie*, fondée en 1845, par le baron Du Potet, paraît tous les trois mois en un fascicule de 64 pages, sous la direction de M. H. Durville et à la Librairie du Magnétisme.

C'est le seul organe traitant le magnétisme, tant au point de vue expérimental qu'au point de vue curatif. Rappelons que le prix de l'abonnement annuel est de 4 francs et que tout abonné à *l'Initiation* peut recevoir cette revue à titre de prime entièrement gratuite, à la condition de s'abonner directement à la Librairie initiatique (Librairie du magnétisme), 23, rue Saint-Merri, Paris.

Ainsi, les étudiants occultistes peuvent se rendre compte des nombreux points de contact de l'Occultisme d'une part avec le Magnétisme de l'autre.

Le Gérant : Encausse.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

A 30 centimes

ALBERT (*d'Angers*). — *Le Magnétisme curatif devant l'Eglise.*

CHESNAIS. — *Le Trésor du foyer.* Contenant une foule de recettes d'une application journalière, des Conseils pour éviter et guérir un grand nombre de maladies, etc.

DEBOISSOUZE. — *Guérison immédiate de la peste*, de toutes les maladies infectieuses et autres maladies aiguës et chroniques, 2e édition.

H. DURVILLE. — *Le Massage et le Magnétisme* sous l'empire de la loi du 30 novembre 1902 sur l'exercice de la médecine.

— *Le Magnétisme considéré comme agent lumineux*, avec 13 figures.

— *Le Magnétisme des animaux.* Zoothérapie. Polarité.

— *L'Enseignement du Magnétisme à l'Ecole pratique de Massage et de Magnétisme.* Règlement statutaire, Programme et Renseignements.

LUCIE GRANGE. — *Manuel de Spiritisme.*

GRAPHOLOGIE *pour Tous.* — Exposé des principaux signes permettant très facilement de connaître les qualités ou les défauts des autres par l'examen de leur écriture, etc., avec figures.

LEBEL. — *Essai d'Initiation à la Vie spirituelle.*

MOUROUX. — *Le Magnétisme et la justice française devant les Droits de l'homme.* Mon Procès.

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE. — Manifeste adressé au Congrès spiritualiste de Londres, par le *Syndicat de la Presse spiritualiste de France.*

A 20 centimes

DANIAUD. — I. L'*Art médical.* — II. *Note sur l'Enseignement et la pratique de la médecine en Chine*, par un LETTRÉ CHINOIS. — III. *Extrait de la Correspondance* (Congrès du libre exercice de la médecine). — IV. *Articles de journaux* sur le même sujet.

F. DE CHAMPVILLE. — *La Science psychique*, d'après l'œuvre de M. *Simonin*, avec 1 figure

JOUNET. — *Principes généraux de Science psychique.*

— *La Doctrine catholique et le Corps psychique.*

PAPUS. — *L'Occultisme.*

— *Le Spiritisme.*

ROUXEL. — *La Liberté de la médecine*, Pratique médicale chez les anciens.

BIBLIOTHÈQUE DU MAGNÉTISME et des Sciences occultes (Bibliothèque roulante.) Prêt à domicile. *Catalogue des ouvrages de langue française.*

PORTRAITS
Photographies et Phototypies à 1 franc

ALLAN KARDEC, CAHAGNET, COLAVIDA, DELEUZE, H. DURVILLE, C. FLAMMARION, LUCIE GRANGE, VAN HELMONT, *le Zouave*, JACOB, LUYS, PAPUS, RICARD, ROSTAN, SALVERTE.

Le Professeur H. DURVILLE dans son cabinet de travail.

Le Tombeau d'ALLAN KARDEC. — *Divers Portraits rares.*

En Photogravure à 50 centimes

AGRIPPA, ALLAN KARDEC, APOLLONIUS DE THYANE, BERTRAND, BRAID, BUÉ, CAGLIOSTRO, CAHAGNET, CHARCOT, CHARPIGNON, W. CROOKES, DELANNE, DELEUZE, LEON DENIS, DURAND (de Gros), DURVILLE *en 1901*, DURVILLE *en 1872, 1887, 1901, 1903*, ELIPHAS LÉVI, G. FABIUS, DE CHAMPVILLE, GREATRAKES, VAN HELMONT, KIRCHER, *l'abbé* JULIO, LAFONTAINE, LAVATER, LIEBEAULT, LUYS, MESMER, MOUROUX, Dr MOUTIN, PAPUS, PARACELSE, PETETIN, DU POTET, le marquis de PUYSÉGUR, RICARD, DE ROCHAS, ROGER BACON, SAINT-YVES D'ALVEYDRE, SURVILLE, SWEDENBORG, TESTE.

Nota. — A la condition d'être demandés directement à la *Librairie initiatique*, 23, rue Saint-Merri, tous les *Ouvrages de propagande*, ainsi que les Portraits et Photogravures sont vendus avec les réductions suivantes :

Par 500	exemplaires,	assortis	ou non,	50 0/0	de remise.
100	—	—	—	40 0/0	—
50	—	—	—	33 0/0	—
25	—	—	—	25 0/0	—
10	—	—	—	10 0/0	—